

Journal des Voyages

JOURNAL HEBDOMADAIRE

146, Rue Montmartre, PARIS (2^e)

et des Aventures de Terre et de Mer



LA PENDAISON EN ABYSSINIE, par MICHEL DELINES

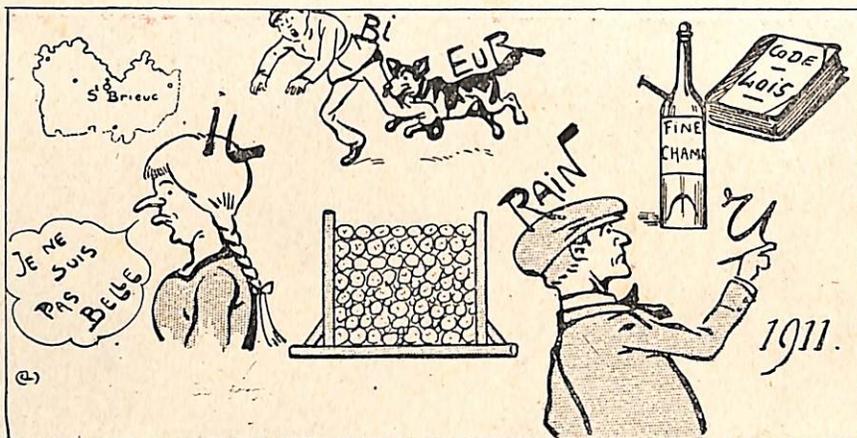
Les parents des condamnés, devenus leurs bourreaux, tirent sur les cordes et les pendus se balancent dans le vide, tandis qu'un officiant s'apprête, avant que la mort ait fait son œuvre, à faire feu sur les suppliciés.

Prix des Abonnements

TROIS MOIS	
Paris, Seine et S.-et-O.	2 50
Départ. et Colonies.	2 50
Etranger.	3 fr.
SIX MOIS	
Paris, Seine, S.-et-O.	4 fr.
Départ. et Colonies.	5 fr.
Etranger.	6 fr.
UN AN	
Paris, Seine, S.-et-O.	8 fr.
Départ. et Colonies.	10 fr.
Etranger.	12 fr.

Le montant de l'abonnement doit être adressé par mandat-poste ou mandat-carte à M. le Directeur du Journal des Voyages, 146, rue Montmartre, Paris. Les paiements en timbres-poste sont acceptés mais en timbres français seulement.

CONCOURS D'OCTOBRE



Les Provinces françaises

Nos Titres et Tables

Nos abonnés reçoivent gratuitement, à la fin de chaque semestre (31 mai et 30 novembre), les couvertures, titres et tables du Journal des Voyages. Ces tables des matières, établies suivant un plan très pratique, comportent deux classements méthodiques des plus clairs, l'un géographique, l'autre par noms d'auteurs. De cette façon on peut retrouver instantanément les articles qu'on désire consulter. Enfin, chaque table est suivie d'une liste de tous les noms d'explorateurs, voyageurs ou colonaux cités dans le semestre. Nous envoyons franco les titres, table et couverture de chaque semestre contre 0 fr. 20 en timbres français adressés à nos bureaux.

PREMIÈRE SÉRIE

Sous la forme d'un rébus, notre dessinateur a écrit, à la suite les uns des autres, sans ordre, sans séparation, comme s'ils faisaient partie d'un seul mot, les noms des départements formés par l'une de nos anciennes provinces. Avec leur perspicacité habituelle, nos lecteurs n'auront pas de peine à nous dire :

- 1° le nom de chacun de ces départements ;
- 2° le nom de la province par laquelle ils ont été formés.

MARCHE A SUIVRE

Ce concours comportera quatre séries. Les solutions de ces quatre séries devront nous parvenir, ensemble et sur une seule feuille, au plus tard le lundi 6 novembre 1911. Chacun des concurrents devra coller en tête de ses solutions une bande d'abonnement ou les quatre bons de Concours publiés au bas de la dernière page des numéros 775 à 778, et les adresser, sous enveloppe affranchie, à M. Henri BERNARD, Journal des Voyages, 146, Rue Montmartre, Paris, (2°).

Le palmarès et les solutions seront publiés le 10 décembre 1911.

LISTE DES PRIX

- | | | |
|---|---|--|
| 1 ^{er} Prix ☞ CINQUANTE FRANCS en espèces. | 4 ^e au 8 ^e Prix ☞ UN PORTE-PLUME RÉSERVOIR à plume d'or contrôlé 18 carats. | 21 ^e au 30 ^e Prix ☞ UN ARTISTIQUE CENDRIER métal repoussé, façon vieil argent. |
| 2 ^e Prix ☞ UN GLYPHOSCOPE, appareil photographique de précision établi par la maison du Vêrascope RICHARD. | 9 ^e au 14 ^e Prix ☞ UNE JOLIE GLACE trumeau biseauté, cadre bois sculpté avec gravure genre ancien sous verre. | 31 ^e au 40 ^e Prix ☞ UN CAPTIVANT VOLUME relié de la bibliothèque du Journal des voyages : La Station aérienne, par A. Brown. |
| 3 ^e Prix ☞ UN RÉVEIL. BIJOU nickel, mouvement garanti, avec joli écrin. | 15 ^e au 20 ^e Prix ☞ UN ÉLÉGANTE PORTE-CARTES. | 41 ^e au 50 ^e Prix ☞ UNE CHARMANTE LISEUSE, métal repoussé, façon vieil argent. |

NOS PROCHAINS ROMANS

Nous commencerons dans notre numéro du 5 Novembre, qui sera splendidement illustré en couleurs la publication de

Trois Nouveaux Grands Récits d'Aventures

Capitaine ☞ ☞ ☞
☞ ☞ Vif-Argent

PAR
LOUIS BOUSSENERD

Après le Zouave de Malakoff, Tambour battant ! Après Tambour battant, voici venir le Capitaine Vif-Argent !

Après ses récits de la guerre de Crimée et de la guerre d'Italie, c'est la campagne du Mexique que Louis BOUSSENERD avait entrepris de conter dans cette œuvre nouvelle qui complètera brillamment la trilogie des guerres du second empire.

On y retrouvera plusieurs des héros dont le célèbre écrivain a conté les premiers exploits et ces habitués de la victoire connaîtront bientôt de nouveaux succès.

L'Ambassadeur ☞ ☞
☞ Extraordinaire

PAR
PAUL D'IVOI

On connaît l'amusante fantaisie de Paul d'Ivoi, on sait que nul mieux que lui n'excelle à construire, sur une donnée toujours originale, toute une suite d'extravagantes péripéties, tout un enchaînement d'incidents aussi étranges qu'inattendus. Il va faire la joie de ses fidèles admirateurs avec son Ambassadeur Extraordinaire et le voyage mouvementé dans lequel se trouvera lancé cet amusant diplomate sera fertile en surprises et en aventures pour le moins aussi « extraordinaires » que lui-même.

Au-dessus du ☞ ☞
☞ Continent Noir

PAR LE
CAPITAINE DANRIT

Les récits militaires du capitaine Danrit lui ont conquis une juste réputation et celui que le Journal des Voyages publia l'an dernier ne fut pas un des moins appréciés. Celui que nous allons commencer dans quelques semaines aura un succès plus grand encore, car il arrive bien à son heure. Son titre seul laisse entendre que nos aviateurs en seront les héros. Au-dessus du Continent Noir, au-dessus de cette Afrique, non plus mystérieuse mais toujours dangereuse, ils vont accomplir d'étonnantes prouesses, rivalisant d'audace intelligente, de courage et de patriotisme.

La Peine de mort à travers le monde

La Pendaison en Abyssinie

DEPUIS quelque temps, M. Arnaldo Cipolla, un officier italien de grand mérite, envoie au *Corriere della Serra* de Milan de très intéressantes correspondances sur l'empire du Négus. Récemment, il a pu assister à une exécution capitale à Addis-Ababa, et nous empruntons à sa dernière lettre le récit saisissant de cette pendaison.

Au mois de juin 1910, les premières lueurs du jour pénétrèrent dans l'étroite chambre que M. Cipolla occupait dans une maison abyssine.

« Enfin, une belle journée ! » s'écria mentalement l'officier italien en sautant du lit et en ouvrant toute grande sa fenêtre vitrée, accessoire de luxe très apprécié dans la capitale de l'Abyssinie.

« Plus que belle, radieuse ! »

Il avait plu pendant une semaine, sans interruption, et Addis-Ababa, pendant la saison des pluies, est un séjour pénible et ennuyeux au delà de ce qu'on peut imaginer.

Ce matin-là, il y eut trêve de mauvais temps. Tout était vert et luisant et l'air rempli des trilles joyeux des oiseaux.

« *Guaitana*, dit le domestique indigène de M. Cipolla, en entrant tout joyeux dans la chambre, je vous apporte une grande nouvelle.

— Ménélik?...

— Non... non... Ménélik ne mourra jamais... mais cinq hommes doivent mourir aujourd'hui... Ils seront pendus sur la place du marché et tout Addis-Ababa accourt pour voir cette exécution. »

M. Cipolla déplore la curiosité féroce de son domestique : la pendaison de cinq de ses compatriotes n'était-elle pour lui qu'un sujet de réjouissance insolite ?

Pourtant, une demi-heure plus tard, M. Cipolla se dirigeait à cheval vers la place du marché, suivant le flot populaire qui coulait dans cette direction, attiré par le roulement des tambours impériaux qui le conviait à ce spectacle.

Dans les pays civilisés, les exécutions capitales deviennent de plus en plus secrètes ou, en tout cas, on cherche à entourer cet acte terrible du moins de témoins possible. En Abyssinie, au contraire, tout est disposé pour donner la publicité la plus étendue au supplice.

Le tambour bat des heures et des heures pour que tout le monde l'entende et se laisse plus ou moins suggestionner par son lugubre appel.

Quand M. Cipolla déboucha sur la vaste place du nouveau marché, d'où la foule débordait déjà, il apprit que l'exécution n'aurait lieu que dans quelques heures.

« Que le peuple vende et achète en paix, qu'il songe à ses propres intérêts, qu'il discute avec force hurlements la différence de

la douzième partie d'un thaler; qu'il débâte le prix des cotonnades, qu'il examine de près les chevaux... A l'heure culminante du marché, quand le soleil aura tracé la moitié de sa route, l'Empereur vous demandera de faire trêve à vos affaires et de prêter les oreilles et les yeux à son jugement et à sa sentence. »

Ainsi parle la loi, qui note en même temps que c'est toujours le soleil qui tourne et la terre qui reste immobile au centre de l'univers.

Le spectacle du marché est toujours si varié que ni l'ennui, ni des idées lugubres n'ont le temps de naître.

La potence était dressée en évidence, dans le centre de la place, dominant la marée de têtes noires, mais personne n'y prenait garde, sans doute parce qu'elle y est en permanence.

Le nouveau marché n'a pas d'arbre pour cette triste besogne. L'autorité y a pourvu en plantant deux grosses poutres, hautes de quatre mètres, espacées de trois mètres et surmontées d'une traverse. C'est tout ce qu'il y a de plus expéditif en fait de potence.

Midi approche... et voici le convoi des juges, des justiciers, des condamnés, des parents de ces derniers et des parents des victimes qui apparaît, précédé d'un héraut et de sonneurs de trompettes. Le cortège fend lentement la foule qui s'écarte sur son passage et s'arrête devant la potence.

On distingue dans le convoi le *negadro* Aile Gheorghis, le juge suprême, le *kantis bai*, sorte de syndic de la capitale, et d'autres chefs de moindre importance.

Les condamnés, les mains liées derrière le dos et les chaînes aux pieds, s'avancent escortés de gens armés.

Ce sont cinq jeunes *ghuraghes*, cinq assassins condamnés pour avoir tué des marchands passant en caravane, sur la route de Sidama.

Deux d'entre eux sanglotent convulsivement, se débattent, crient, luttent désespérément avec les soldats qui parviennent non sans peine à les contenir.

Les trois autres semblent évanouis, ils ont les yeux fermés et se sont laissés choir, inertes, sur le sol.

Pour se rendre de la prison impériale au lieu du supplice, ils ont dû parcourir une distance de cinq kilomètres.

Tout passant à le droit de les insulter et en ce moment dix mille bouches autour d'eux vomissent des imprécations.

Les trompettes imposent le silence.

Le tambour se tait. Le héraut parle au nom de l'Empereur. Il relate le crime, le jugement annonce que les parents des victimes ont refusé d'accepter le prix du sang et conclut en déclarant que Dieu, qui a donné à l'Empereur et à ses juges la sagesse pour condamner selon la justice, veut la mort des coupables.

Simultanément, les milliers de spectateurs s'inclinent révérencieusement. Pendant l'espace d'un instant, tout le vaste champ du marché semble pavé d'une multitude d'êtres humains pliés en deux.

Le héraut descend de cheval et dans le silence sépulcral prend un à un chaque condamné par le poignet et le remet aux parents des victimes qui ont déjà préparé les cordes.

Les soldats se reculent et forment un cercle autour du gibet.

Le supplice commence, lent, terrible et silencieux.

Les parents des victimes, devenus bourreaux, jettent les condamnés face à terre, étouffent leurs cris en jetant des *chammas* sur leurs têtes, lient étroitement leurs jambes et entourent ces cinq cous de cinq longues cordes dont ils jettent les extrémités par-dessus la traverse de la potence pour pouvoir les atteindre plus tard.

L'opération ne réussit pas à la première tentative; il faut jeter les cordes trois ou quatre fois.

Enfin, toutes les cordes pendent de l'autre côté de la traverse, mais les parents des condamnés ne sont pas encore résignés. Ils implorent lamentablement le pardon :

« Alieb, alieb, alieb ! Au nom du Christ, alieb ! alieb ! »

Mais les bourreaux n'écoutent pas ces supplications. Ils vont et viennent comme des possédés, se heurtent, se croisent et maintiennent à terre leurs proies qui se débattent pour tenter de se relever, se tordent, s'agitent en tous sens. Les parents des victimes sont deux ou trois à tirer chaque corde. Le tableau est effroyable.

Pendant ce temps, la foule noire pousse des cris perçants d'une joie sauvage :

« Li ! li ! li ! li ! li ! li ! »

Les cinq corps sont hissés et se balancent dans le vide, s'entre-choquent et montrent cinq visages convulsés.

Ce n'est pas encore la fin du supplice.

Après s'être assurés que les cordes sont solidement attachées, les bourreaux courent sous les condamnés et les tirent par les pieds.

Subitement, un des officiants tire un coup de fusil et la balle traverse le visage d'un des pendus.

Il a tué deux fois, il doit mourir deux fois.

Le sang jaillit du corps encore palpitant et inonde les torsos nus des autres suppliciés d'où il ruisselle sur le sol.

Les bourreaux, ivres de la satisfaction de la vengeance accomplie, ramassent par poignées le sable et le dispersent dans l'air en criant :

« Que le vent disperse les âmes des assassins comme il disperse cette poussière ! »

La justice est satisfaite.

Les achats, les ventes, le va-et-vient du marché reprend comme auparavant. Personne ne semble prêter la moindre attention aux cinq corps suspendus au gibet, maculés de sang, qui tournent et tournent, rigides, sur eux-mêmes.

Leurs prunelles éteintes semblent regarder la foule compacte qui déploie, comme autant de bannières, des milliers de pièces d'étoffe.

Maintenant l'horreur naît, non du spectacle hideux des corps de pendus, mais du contraste saisissant qu'offre ce mouvement

de la férocité humaine devant ces milliers de vivants qui s'agitent tout autour, emportés dans une trépidation frénétique de joie et de vie.

✻ MICHEL DELINES.



Dans Les MYSTÈRES DE L'INDE les Mains Invisibles

Par
RENÉ THÉVENIN



IV

LE TEMPLE INTERDIT

QUAND la nuit vint, nous partîmes. Dans la soirée, j'avais été revoir Robertson. Son état semblait s'être encore aggravé ou, du moins, compliqué de manière assez peu explicable.

Il était très abattu et commençait à se plaindre de douleurs internes qu'il ne pouvait pas définir. Il avait eu trois nouveaux accès dans la journée, ce qui déroutait complètement Simmons. C'est à peine s'il me reconnut quand je m'approchai de lui.

Dans ses moments de lucidité, paraît-il, il avait parlé du temple, des dangers qu'il y avait courus, mais sans préciser autrement, et comme si, me dit le docteur, il ne revoyait son aventure que dans un très lointain passé, dont il eût, en partie, perdu le souvenir.

Il insista aussi plusieurs fois sur cette sensation qu'il avait éprouvée le matin en ma présence, disant qu'il lui semblait qu'on lui broyait et lui pétrit le corps... Simmons, du reste, n'ajoutait pas à ce détail une grande importance. Ce n'était, selon lui, que l'effet d'une grande fatigue, et peut-être aussi de la fièvre.

L'avis de Grish était différent. Quand je lui communiquai ces renseignements, il parut très frappé du dernier détail et déclara qu'il y avait peut-être là une indication précieuse pour nous mettre sur la voie.

En vérité, je ne sais ce qu'il voulait dire, et je ne le suivais qu'avec une demi-confiance dans ses déductions. Pourtant, il paraissait si sûr de lui que je ne voulais rien négliger pour tenter de sauver notre infortuné compagnon, et, puisque la science médicale du docteur paraissait en défaut, j'acceptai, faute de mieux, les paradoxales hypothèses de l'Hindou.

Le plan qu'il avait conçu était cependant plus qu'audacieux, d'une témérité folle, et je ne voyais pas bien où il pourrait aboutir.

A a faveur de la nuit noire, et profitant aussi d'un intervalle de repos dans les fêtes, pendant lequel le temple était partiellement déserté, il voulait s'y introduire et y pénétrer le plus loin possible, prétendant que nous finirions par y trouver tels indices qui nous permettraient d'agir efficacement en faveur du malade.

Quels seraient ces indices, comment

arriverions-nous à les découvrir? Je ne m'en préoccupais même pas, tant la question, à mes yeux, paraissait insoluble. Je me laissais entièrement diriger par mon guide.

Pourtant, je crus devoir lui faire quelques objections sur la quasi-impossibilité où nous étions de pénétrer dans le temple.

« Robertson y est bien entré, me répondit-il, et, qui plus est, au moment où la foule était répandue de tous côtés. Si vous réfléchissez, vous conviendrez que nous ne courons presque aucun risque d'être soupçonnés, pour peu que nous sachions nous y prendre. Pensez donc que ce temple n'est pas un seul monument, avec une entrée unique, mais tout un groupement d'architectures superposées, enchevêtrées, presque une petite ville... Or, qui le garde? Quelques prêtres... Si nous avons le soin de choisir des chemins détournés, nous pourrions nous avancer très loin, à la faveur de la nuit, et nous arriverons sans doute, sans être aperçus, à voir tout ce que nous voulons voir... »

— Soit, dis-je, sans plus insister. Conduisez-moi donc. Je vous obéis.

— Nous arrivons, me répondit-il. Et maintenant, silence ! »

Sur le conseil de Grish, je m'étais vêtu à la mode indienne, de façon à attirer l'attention le moins possible, si par hasard on nous avait rencontrés.

L'accès de la première porte était en effet interdit aux Européens, mais, jusque dans la seconde enceinte, on laissait errer librement des visiteurs de différentes castes, parmi lesquels des prêtres, des pundits et aussi des fakirs.

Pour notre part, nous avions adopté un costume qui nous permettrait de nous dissimuler parfaitement, le cas échéant.

Le turban qui me coiffait et le manteau qui couvrait mes épaules étaient d'une teinte d'un rouge neutre, qui se confondrait facilement avec la couleur dominante des pierres et qui ne me trahirait pas dans l'obscurité, comme auraient pu le faire, par exemple, des vêtements blancs.

Grish, lui, s'était simplement drapé dans les étoffes sombres des prêtres de Vishnou, dont il s'était, par surcroît de précaution, peint sur le front le trident symbolique.

Nous étions parvenus au seuil de l'immense édifice. Nous entrâmes.

Sous l'énorme pylône du portique, un prêtre mendiant était assis. Une lampe accrochée à la muraille brûlait au-dessus de sa tête, éclairant le visage des visiteurs. Je me dissimulai de mon mieux derrière mon compagnon, mais lui se montra en pleine lumière et tendit à l'homme une aumône, en prononçant des paroles et en faisant un signe que je ne compris pas.

Le prêtre murmura un remerciement et nous laissa passer.

« Cela va bien, grâce à ma présence, vous le voyez, me souffla Grish, tandis que nous avançons. J'ai bon espoir... »

— Mais comment Robertson est-il parvenu à entrer, lui? demandai-je. Il n'avait pas de déguisement...

— Non. Je ne comprends pas ce qu'il a pu faire... Mais parlons le moins possible. si vous voulez bien. L'ombre est peu sûre autour de nous, et l'on ne sait qui peut nous entendre. C'est déjà bien assez de nous faire voir. »

Il avait raison, bien que la langue anglaise dont nous faisons usage, — en la prononçant mal, chacun à notre manière, — pût être d'un emploi naturel pour deux Hindous parlant un dialecte différent, parmi les innombrables dialectes de la péninsule...

Mais nous ne pouvions pécher par excès de prudence, et nous continuâmes d'avancer sans dire un mot.

Nous nous trouvions à ce moment dans une vaste enceinte autour du temple, dont la masse cyclopéenne se devinait au fond de la nuit, découpant ses monstrueuses formes noires sur le ciel criblé d'étoiles.

Des lampes pendues aux arbres, çà et là, mettaient dans l'obscurité des points lumineux qui ne faisaient que la rendre plus sensible. On voyait une lueur au fond qui était le reflet d'une vaste piscine. Tout paraissait désert. Mais des murmures, des frissons, des frôlements de pas et d'étoffes qui s'élevaient parfois de l'ombre, indiquaient la présence de fidèles en prières, dont il fallait d'autant plus nous méfier qu'il nous était possible d'ignorer leur présence, tandis qu'ils pouvaient, à un moment donné, parfaitement nous voir.

Cependant, ce que nous avions fait ne comptait pas encore. Il fallait nous aventurer plus loin.

Nous pénétrâmes dans la seconde enceinte sans plus de difficulté que dans la première, puisque ces deux zones étaient normalement accessibles aux pèlerins. Mais il s'agissait maintenant de nous introduire dans le temple même.

Cela me semblait à présent moins impossible que je l'avais cru d'abord.

A considérer ce formidable assemblage de pyramides entassées, où des portes, des baies, des galeries suspendues s'ouvraient et communiquaient à toutes les hauteurs, je me rendais compte que l'on y pouvait accéder, à la rigueur, en ayant soin toutefois de ne pas le tenter par les voies ordinairement suivies.

Si, par exemple, — et c'est ainsi qu'avait dû opérer Robertson, — on se glissait, extérieurement au temple, à travers cette foule de statues de dieux et d'images de bêtes dont les architectures tourmentées de l'édifice se hérissaient de toutes parts, on pouvait s'y dissimuler facilement, surtout en pleine nuit, et gagner ainsi les passages supérieurs, où l'on finirait bien par trouver, en usant des mêmes précautions, un chemin d'accès vers le sanctuaire.

Le tout, maintenant, était de combiner notre plan et d'aller le moins possible à l'aventure. Nous nous retirâmes à l'écart, Grish et moi, pour nous concerter. Et nous tombâmes d'accord sur la tactique à adopter.

Alors, tandis que j'allais me poster, dans l'attitude de la prière, au pied d'un

arbre, certain que personne ne viendrait me déranger dans mes méditations, Grish, qui courait moins que moi le risque d'être soupçonné, s'en allait en exploration autour du monument, afin de chercher notre chemin.

Il revint bientôt et me fit signe de le suivre.

Nous longeâmes une muraille latérale jusqu'à un point où les sculptures ruinées offraient un passage facile au milieu de l'éroulement des pierres, et nous commençâmes à nous hisser parmi les monstrueuses images des dieux.

Autour de nous, des choses bougèrent. Des perruches endormies dans les anfractuosités du granit s'éveillèrent et s'effarèrent, avec de grands frissons d'ailes. Plus loin, des singes se mirent à pousser des cris grinçants, et nous vîmes leurs ombres agiles bondir autour de nous. L'aile d'une chauve-souris invisible m'effleura. Et il y avait ainsi tout un peuple de bêtes vivantes parmi les choses mortes, et si étroitement mêlé à elles qu'on finissait par confondre, qu'il semblait tout à coup qu'une statue s'animait et se mettait à ramper, à crier, à courir...

A chaque alerte, nous nous dissimulions de notre mieux dans l'ombre et nous attendions, sans bouger, que le silence revint.

Mais aucun autre obstacle ne nous arrêtait et nous allions toujours.

Nous parvînmes ainsi jusqu'à une colonnade qui bordait une sorte de pont suspensif jeté entre deux pylônes et sur lequel nous nous engageâmes.

Au bout de cette galerie, il y avait une porte de cuivre, étroite et basse. Elle était entr'ouverte. Grish la poussa. J'entrai. Il me suivit.

Un escalier de marbre nous amena dans une vaste salle qu'éclairaient à peine des lampes pendues aux voûtes. Cette nef était bordée de gigantesques statues de dieux noirs, dont les multiples bras et les multiples têtes se dressaient, projetant de fantastiques ombres... Soudain, tandis que nous longions le rebord d'une corniche, un mugissement sourd s'éleva dans l'obscurité, et telle était l'impression d'angoisse qui nous étreignait, que nous frissonnâmes, comme si un danger terrible nous avait menacés.

Ce n'était rien cependant, car nous vîmes s'avancer avec lenteur un taureau gris, au garrot bossué, que suivirent bientôt plusieurs autres animaux de même race : toute une famille de zébus qui était simplement

venue là chercher un peu de fraîcheur.

Déjà, nous étions de l'autre côté de la salle et un second escalier nous avait menés tout en haut du pylône, à une cour de marbre à ciel ouvert, au milieu de laquelle une piscine d'eau limpide reflétait toutes les étoiles.

Même au milieu de l'émotion et de l'inquiétude qui nous étreignaient, je fus frappé du charme mystérieux qui se dégageait de ce coin retiré du temple.

La fraîcheur de l'eau faisait l'air plus doux ; de grandes fleurs, disposées en bor-

aux jeunes danseuses du temple, ou plutôt même, aucune mortelle ne devait avoir le droit de s'y baigner... L'eau était consacrée aux déesses qui, sans doute, y venaient retrouver l'éternelle jeunesse, en s'y laissant mollement bercer, la nuit, loin des regards des hommes. C'est pour cela qu'on avait construit la piscine si près du ciel...

...Je me penchai sur le clair miroir pour y chercher son secret...

Et la réponse ne se fit pas attendre... Les dieux parlèrent. Et la déesse elle-même se montra...

Car la surface des eaux ayant frissonné, quelque chose émergea des profondeurs de l'eau sainte...

Quelque chose... un corps... Le corps de la déesse Gunga, sans aucun doute, le corps monstrueux et noir d'un gigantesque crocodile qui parut en soufflant, ouvrit ses yeux glauques, fit claquer ses mâchoires, nagea vers moi...

Nous nous enfuîmes...

Puis ce furent d'autres galeries, d'autres escaliers, d'autres salles, d'autres dieux, jusqu'à ce que nous arrivâmes enfin à une petite terrasse surplombante, de laquelle on pouvait voir tout le temple.

Au centre des pyramides, dont on ne devinait que les profils noirs, s'élevait la plus haute coupole, que les autres édifices semblaient entourer d'un rempart défensif. Des escaliers qui paraissaient ouverts sur l'abîme y devaient conduire...

C'était là, à n'en pas douter, qu'il fallait nous rendre — si, toutefois, nous devions découvrir dans le temple quelque terrible secret... Mais, tandis que nous hésitions sur la route à suivre pour atteindre le sanctuaire, Grish me saisit tout à coup par le bras :

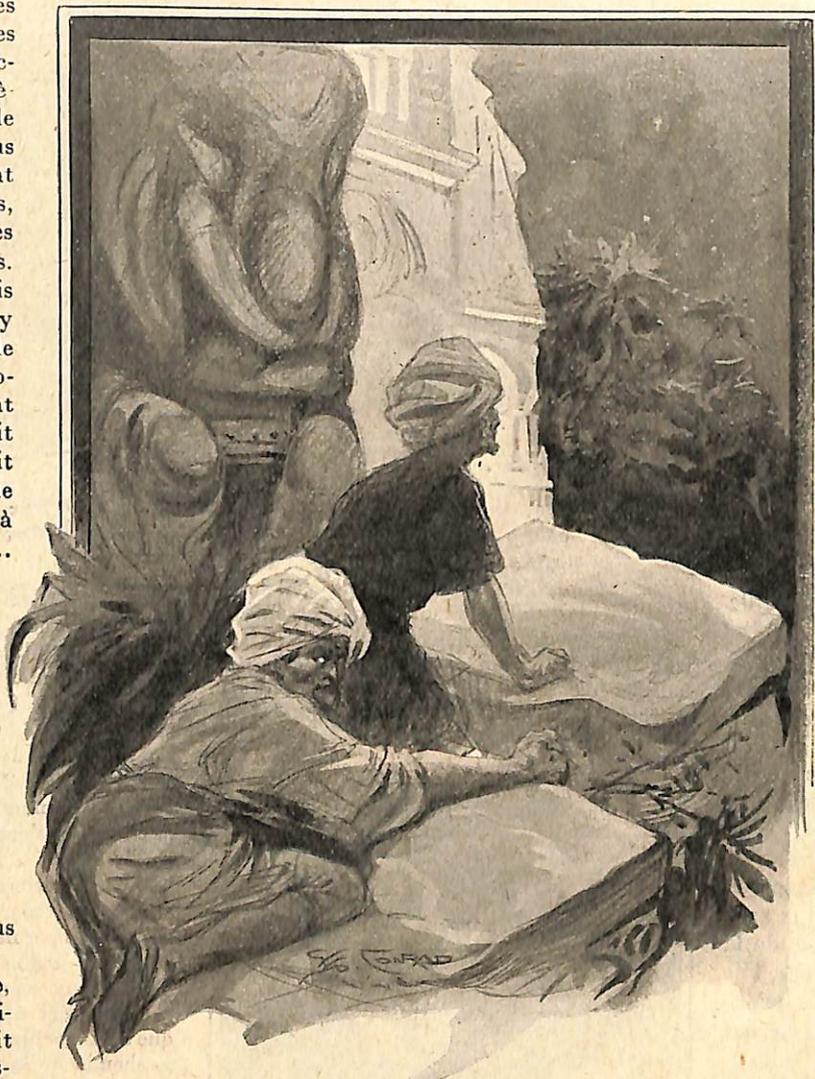
« Cachons-nous, me souffla-t-il... Quelqu'un vient ! »

Nous nous blottîmes hâtivement derrière l'effigie cabrée d'un grand cheval de pierre... Un pas résonnait dans la galerie — un pas humain, cette fois, — et qui se dirigeait vers nous.

La porte de la terrasse s'ouvrit.

Et une jeune fille apparut, tenant dans sa main une lampe d'or.

La flamme l'éclairait tout entière, et, dans son visage, d'une pâleur cuivrée, ses larges yeux brillaient comme des diamants noirs. De légers voiles de mousseline blanche l'enveloppaient, et ses bras nus et ses chevilles étaient pesamment chargés de bracelets d'argent et d'or. Des colliers de turquoises, d'améthystes, d'émeraudes, pen-



DANS LES MAINS INVISIBLES

Nous commençâmes à nous hisser parmi les monstrueuses images des dieux. (P. 325, col. 1.)

duré du bassin, exhalaient de tièdes parfums musqués qui se mêlaient à des fumées d'encensoirs brûlant dans l'ombre de la galerie. Entre les colonnades délicatement ajourées de petites lampes suspendues répandaient une paisible lueur. Je m'arrêtai, retenu malgré moi dans cet asile de repos, pour en goûter un instant, après les sombres visions de l'intérieur du temple, la poétique sérénité.

Qui pouvait venir se baigner dans cette pure fontaine ? Il n'était pas possible que les délicats artistes qui en avaient conçu les architectures eussent prévu que ces eaux limpides pourraient être souillées par des ablutions de fakirs... Certainement, on devait réserver cette source magique

daient à son cou, montaient parmi les tresses de ses cheveux, retombaient en festons sur ses épaules et se heurtaient en cliquant à chacun de ses pas...

Et, — comment décrire alors la commotion que je ressentis? — tout de suite je l'avais reconnue, elle, la danseuse du temple, la merveilleuse et magique danseuse, plus déesse que mortelle,

DANS LES RUES LONDONIENNES

Le Théâtre en plein pavé

Si tous les chanteurs, acrobates et autres artistes qui gagnent leur vie en prenant

découvrir de vrais talents parmi ces « artistes de la rue ».

La direction de l'enquête fut confiée à un des plus fameux chanteurs comiques de l'Angleterre, M. H. Pélissier, qui, secondé par d'autres professionnels du café concert, entreprit de passer en revue, mais à leur insu, ces modestes confrères du pavé londonien.

Il s'attela là à une besogne écrasante. Ces *street-performers*, à ne parler que de ceux



Un professionnel des cafés-concerts de Londres écoutant les frères Willis exécuter leur concert en plein air.

Les « Stanley Minstrel », bande de joyeux chanteurs découverte dans les environs de Leicester-Square.

à cause de qui, — j'en étais bien certain maintenant, — pour l'avoir contemplée seulement et avoir voulu éternellement conserver son image, — un homme était condamné, un homme allait mourir!

Elle passa, nous frôlant presque de ses voiles parfumés, et je crus qu'elle allait nous découvrir...

Mais elle ne regardait pas de notre côté, les yeux fixés sur ses mains, jointes en calice devant elle. Deux de ses doigts soutenaient l'anneau qui formait l'anse de la lampe. Mais, dans ses paumes réunies, elle portait autre chose que je ne pus qu'entrevoir et dont son regard semblait ne pas pouvoir se détacher.

Elle passa, semblant marcher dans un rêve, pénétra dans l'obscurité d'une galerie basse, disparut...

Il fallait lui laisser quelque avance sur nous, pour que le bruit de nos pas ne nous trahît pas...

La petite lampe reparut bientôt sur les escaliers qui menaient au sanctuaire.

Je me levai, sortis de ma cachette, m'apprêtai à la suivre.

Grish me rejoignit...

« Inutile d'aller plus loin, me dit-il. Je sais maintenant tout ce qu'il m'importait de savoir... »

L'Hindou, toujours mystérieux, m'entraîna hors du temple et, plus impénétrable que jamais, m'abandonna sans mot dire...

Un instant je demeurai interdit, mais dans la crainte d'être remarqué, je m'enfuis vers ma demeure...

(A suivre.)

RENÉ THÉVENIN.

pour théâtre les cours et carrefours de Paris se donnaient un jour rendez-vous sur la place de la Concorde, le public se rendrait compte que ces modestes exécutants déploient parfois un talent digne de leur ouvrir les portes des music-halls les plus renommés.

Guidé par une pensée philanthropique, un de nos confrères de Londres, le *Daily Mirror*, entreprit récemment de venir en aide aux *street-performers* de la capitale anglaise et de



LE THÉÂTRE EN PLEIN PAVÉ

Ce jeune couple est aussi habile à jouer du cornet à piston qu'à pincer de la guitare.

qui chantent, jouent d'un instrument, ou récitent des monologues, sont au nombre de trois mille environ.

Or, comme ils circulent dans toute l'étendue d'une ville qui est plus grande que le département de la Seine, vous comprendrez que M. Pélissier eut fort à faire pour mener à bien son enquête.

La première de nos photographies nous le présente au moment où, debout au milieu de la chaussée d'une rue de la Cité, il prête une oreille attentive au concert organisé par deux artistes de plein air, les frères Willis, dont l'un chante des romances dont il compose et la musique et les paroles, tandis que l'autre l'accompagne en jouant simultanément de l'harmonium et du cornet à piston.

C'est grâce à l'intervention de M. Pélissier que ces deux braves garçons sont désormais sur le chemin de la fortune, depuis qu'un music-hall de Londres leur offrit un brillant engagement de huit semaines.

Avant que le fameux comique ne les eût découverts, ils gagnaient péniblement à eux deux sept à huit shillings par jour, soit une dizaine de francs. Ils gagnent maintenant douze cents francs par semaine!

Le deuxième instantané nous fait faire la connaissance des *Stanley-Minstrels*, bande de joyeux chanteurs que M. Pélissier découvrit dans les environs de Leicester-Square.

Enfin, la troisième photographie nous montre d'autres lauréats du concours, deux jeunes époux qui, aussi habiles à jouer du cornet à piston qu'à pincer de la guitare, s'étaient choisis une spécialité plus originale que fructueuse.

Ils exécutaient leurs duos aux abords des grands théâtres du Strand, avec l'espoir que les personnes qui faisaient queue pendant des heures devant l'établissement les gratifieraient de nombreux sous en récompense de la distraction offerte!

CHRISTIAN BOREL.

LES MILLE ET UNE AVENTURES

Les Coureurs

de

« Llanos »

par

HENRY LETURQUE

CHAPITRE XIII

Un borgne qui y voit pour deux. — Il faut beaucoup d'argent. — Comme à la prison de San-Carlos. — Un de perdu, dix de retrouvés. — Les nouvelles sont mauvaises. — Nous sommes flambés. — Visite au souterrain. — Retour de Francisco. — Bon conseil. — Les espions partent en campagne. — Scène bachique. — Tant pis pour lui. — Les mains en l'air ! — Pour fêter un camarade. — Trois nouveaux enrôlés. — Nous le jurons.

L El Rayo, chef d'une police redoutée, muni de pleins pouvoirs lui donnant presque autorité sur les gouverneurs des Etats, craint de tous, seul juge des moyens à employer pour accomplir les missions à lui confiées, était considéré comme le bras droit du tyran qui régnait alors sur le Venezuela.

Brute, ivrogne, doué d'une force colossale, il était d'une bravoure allant jusqu'à la témérité, et il fallait lui rendre cette justice que, dans toutes les expéditions, il se mon-

trait toujours au premier rang. Avec cela, généreux comme un milliardaire, il semait l'argent avec autant de facilité qu'il le gagnait et les cinquante hommes de sa bande se seraient fait hacher pour lui.

Tous étaient d'anciens coureurs de Llanos, c'est-à-dire des individus ayant sur la conscience un ou plusieurs coups de couteau donnés à la suite de libations trop copieuses ou d'une discussion de jeu. Parmi eux, pas un seul voleur, pas un seul assassin de profession, et, sous les ordres d'El Rayo, ces hommes se livraient chaque jour à des actes de banditisme.

« Amigo, se disaient-ils entre eux, c'est le chef et son lieutenant que cela regarde. »

Le lieutenant, être cauteleux, hypocrite, sans plus de préjugés que son chef, avait pris sur lui un tel ascendant que rien ne se faisait sans qu'il fût consulté.

Borgne, les Rojos l'avaient surnommé « El Tuerto », mais, comme l'avait dit le frère de Francisco, avec son œil unique, il

y voyait pour deux. Quinze jours avant les événements que nous racontons ici, il avait dit au chef :

« El Rayo, le Maître a quitté le Venezuela, il n'y reviendra plus.

— Pourquoi? avait demandé l'autre.

— A l'intérieur, le mécontentement est partout, à l'extérieur, les puissances étrangères nous guettent, et, d'un jour à l'autre, l'une d'elles peut nous déclarer la guerre. »

El Rayo eut un beau geste.

« Amigo, retranchés dans nos montagnes, les régiments vénézuéliens tiendraient tête à des centaines de mille hommes. »

Le lieutenant haussa les épaules.

« Chef, les Européens se contenteront

filles de don Cristobal, avait pris le nom de la famille de sa femme.

Par bonheur, prévenu à temps, Domingo avait pu faire échapper sa jeune maîtresse; mais le marquis avait été surpris au moment où il montait à cheval et enfermé dans un souterrain du fort de San-Felipe, grillé pour la circonstance par les soins d'El Tuerto, qui s'était inspiré, au point de vue torture, des baignades bi-quotidiennes de la prison si célèbre de San-Carlos.

C'était dans ce même souterrain que le vieil Angostura, escomptant le même phénomène de la marée, avait, depuis plus de six mois, caché le trésor de Cristobal.

Le fort de San-Felipe était abandonné et le fidèle serviteur n'eût jamais supposé qu'il pût être réoccupé.

Vingt-cinq hommes étaient restés à la garde du prisonnier, douze avaient suivi El Rayo à la recherche de Carmencita et les treize autres avaient pris possession du yacht, à bord duquel tout l'équipage était prisonnier.

El Tuerto, allant de l'un à l'autre, surveillait le fort et le bateau. En cas d'alerte, il devait être prévenu immédiatement.

Le yacht, mouillé dans le rio Cortito, petit affluent de l'Orénoque, était presque perdu dans le feuillage des arbres, et le trouver était peu facile. Un canot, amarré sur la rive, à dix mètres de là, permettait de se

rendre à bord. Un Rojo, déguisé en pêcheur, se tenait jour et nuit dans la petite embarcation.

Huit jours après le départ d'El Rayo, à la nuit tombante, un des hommes de la bande arrivait près du batelier improvisé.

« Pedro, le chef est de retour, il demande El Tuerto.

— Bien, fait l'autre, voici son cheval, prépare-le. »

Il débordé son canot et file dans la direction du yacht. Un quart d'heure après, il ramène le lieutenant des Rojos.

Deux heures de galop, celui-ci arrive au fort de San-Felipe.

El Rayo l'emmène à l'écart, lui dit l'insuccès de sa campagne et termine comme suit :

« Le meilleur de nos hommes noyé, voilà tout le bénéfice de l'affaire.

— Un homme de perdu, dix de retrouvés, chef, mais ce qui ne se retrouvera jamais, c'est l'occasion qui nous était



LES COUREURS DE « LLANOS »

Caramba ! fait le bandit, des hommes du domaine d'Orioul ont fait sauter la roche. » (P. 328, col. 1.)

d'envoyer quelques navires de guerre pour faire le blocus de nos ports et, au bout de quelques semaines, le Venezuela cédera et le Maître sera renversé.

— Et nous, El Tuerto?

— On nous fusillera, à moins que nous n'ayons eu le temps de gagner la Colombie ou un autre pays, mais il faut de l'argent, beaucoup d'argent, chef, pour vivre à l'étranger, et, jusqu'ici, nous n'avons travaillé que pour le compte de... l'autre.

— Alors, que faut-il faire, amigo?

— Travailler pour nous; je connais précisément un beau coup qui peut nous rendre chacun plusieurs fois millionnaire. »

Une heure après cette conversation, la bande des Rojos partait pour le domaine d'Orioul et, le lendemain, jour de la rentrée du Brésil de Carmencita et de son oncle, la bande des Rojos faisait irruption dans la maison d'habitation — un véritable palais — de feu don Cristobal, en réalité de Jacques de Larance, qui, en se mariant avec la

offerte de faire fortune d'un seul coup.

— Carai! rien n'est encore perdu, El Tuerto; le prisonnier?

— Résiste malgré ses deux bains par vingt-quatre heures.

— Eh bien, par lui, nous pouvons encore connaître le secret du trésor, mil diablos!

Le lieutenant a comme un hochement de tête.

« Chef, les nouvelles sont mauvaises et ce que je craignais est arrivé. La Hollande a commencé les hostilités, un de ses navires de guerre a capturé le garde-côte *Alix* et la goélette armée le 23 *del Mayo*; le torpilleur *Margarita* et l'avis *Mapa* ont passé hier, fuyant vers le Haut-Orénoque.

— Mais alors, amigo, le Venezuela n'a plus de marine?

— Non, fait le lieutenant, mais il lui reste encore des marins, car, en gens pratiques, les Hollandais nous rendent les équipages et ne gardent que les bateaux.

— Mil demonios!

— Et ce n'est pas tout : Caracas est en pleine révolution, les statues du Maître ont été brisées et un nouveau gouvernement a été constitué. »

El Rayo, jusqu'alors presque insouciant des rayons de son pays, a le vrai cri du cœur.

« Carajo! nous sommes flambés, nous!

— A moins que nous ne prenions la poudre d'escampette avec le bateau. Le temps de mettre la machine en pression, nous pouvons partir cette nuit même, et, demain matin être loin de l'Orénoque.

— Et l'argent, amigo? sans argent, vois-tu, la vie n'existe pas et mieux vaut une balle dans la tête.

« Attends un peu : si l'eau n'a pu avoir raison du prisonnier, nous serons peut-être plus heureux avec le feu. Donne des ordres pour que l'on allume un réchaud et fais-moi apporter une lanterne; je vais préparer le bonhomme à la petite opération.

« Tu sais : le rôtissage de la plante des pieds.

— Eh! fait l'autre joyeux déjà, je n'y avais pas pensé. »

L'instant d'après, El Rayo descend dans le souterrain et tombe entre les mains de nos amis.

Au bout d'une demi-heure, inquiet, le lieutenant envoie un homme qui revient presque aussitôt en criant :

« Le prisonnier s'est évadé, et... »

Sans en entendre davantage, El Tuerto prend la lanterne des mains de l'homme, se précipite dans l'escalier, gagne le souterrain et en examine tous les coins et recoins. Arrivé à la porte de fer, il reste frappé de stupeur en constatant qu'un des angles a été tordu et qu'à l'endroit où le montant avait été scellé, la roche est émietlée.

« Caramba! fait-il se parlant à lui-même, des hommes du domaine d'Orioul ont fait sauter la roche au moyen d'une mine. Mais qui donc a pu leur dire que le prisonnier était là? et puis le chef, lui, où est-il? Mil diablos! il descendait au moment même de l'évasion et les autres l'ont fait prisonnier à son tour... pourtant, un colosse comme lui... »

Tout songeur, il remonte dans le fort, et, au matin, fait battre les environs par sa troupe.

Les uns après les autres, les hommes reviennent tous sans avoir relevé la moindre piste.

El Tuerto pense :

« Qui sait si ces gens-là ne sont pas, à cette heure, en route avec le trésor? »

Des cris viennent le tirer des réflexions.

« Francisco! lui! toi! »

Tous les bandits courent au-devant de leur compagnon, tous lui serrent les mains.

« Toi, qu'on a vu rouler dans la cascade de la mort!

— Moi-même, amigos. Emporté par le courant après ma chute dans la cascade, mes mains ont rencontré une racine d'arbre dont le tronc s'élevait sur le bord du torrent, je m'y suis agrippé et, grimpant de branche en branche, j'ai pu remonter sur la rive et... me voici, mais dans quel état!

« Sans bottes, sans poncho, sans argent, il m'a fallu marcher pendant cinq jours, pieds nus, couchant à la belle étoile et vivant de bananes volées un peu partout.

« Mais, fait-il joyeusement, tout cela est oublié puisque je vous retrouve. »

Un Rojo fend le groupe qui entoure le revenant et se jette dans les bras de ce dernier :

« Francisco!

— Pepe!

— Mon pauvre frère, je croyais bien ne jamais te revoir. »

Les deux hommes sont, en effet, les deux frères et Francisco est l'aîné.

En embrassant son cadet, il lui glisse à l'oreille :

« Pepe, tout à l'heure, j'aurai à te parler.

— Bien, Francisco.

— Et le chef, demande celui-ci en se tournant vers ses compagnons, où est-il, que j'aie le voir? »

Dix voix répondent, sourdes :

« On ne sait pas.

— Comment! on ne sait pas, quoi? Eh! caramba! vous avez tous des figures de déterrés.

— Le lieutenant t'appelle, » fait l'un des bandits.

Francisco se retourne et se trouve en face d'El Tuerto, qui, après une poignée de mains donnée, lui dit ces seuls mots :

« Viens, amigo. »

Francisco est la plus ancienne recrue de la bande des Rojos, comme il en est aussi le plus brave, et s'il n'y jouit d'aucune situation hiérarchique, il peut, en cas d'empêchement, remplacer le lieutenant.

Il suit El Tuerto et tous deux descendent dans le souterrain.

« Le prisonnier a dit le secret du trésor? s'exclame-t-il en voyant la prison vide de son captif.

— Non, » fait le lieutenant.

Il conduit Francisco près de la porte de fer.

« Regarde.

— Il est évadé?

— Oui, on a fait sauter la roche à coups de mine et l'explosion a tordu la grille. »

Francisco se penche, examine la roche et secoue la tête.

« Non, lieutenant, non; même après la marée, il resterait encore des traces de poudre et la roche est blanche partout.

« Et puis une explosion aurait été entendue par les hommes de garde.

— Alors?

— Je ne sais pas, El Tuerto; mais le chef, lui, que peut-il être devenu? »

Le lieutenant lui confie sa pensée.

Francisco reste quelques instants sans répondre, puis comme inspiré soudainement :

« Peut-être bien que oui, peut-être bien que non, El Tuerto; mais, une idée.

— Laquelle?

— Si tu faisais courir le bruit que le chef s'est noyé avec le prisonnier, qu'il avait surpris au moment où il s'évadait, tu rassurerais les amis du Français, ils se méfieraient moins, et en envoyant un peu partout des Rojos déguisés, tu saurais peut-être où il se cache. Qui sait même si, en cherchant l'oncle, tu ne trouverais pas la nièce? Et avoir la nièce, c'est mettre la main sur le trésor. Une somme pareille, El Tuerto, ça ne s'emporte pas dans sa poche comme une orange et ça ne s'enlève pas aussi facilement qu'une bulle de savon.

— Eh! eh! amigo, ton conseil a du bon; je vais mettre les espions en campagne et faire aussi annoncer la fuite de la jeune fille en Colombie. Demain soir, je viendrai recevoir leur rapport, et si, avant, tu connaissais du nouveau, tu viens me prévenir sur le yacht. Le mot de passe est : Rayo y Tuerto. »

Les espions, ce sont les plus fins limiers de la bande. Habiles à se grimer, ils savent pénétrer chez les particuliers sous les costumes les plus divers et voir tout ce qui s'y passe.

Une heure après l'idée de Francisco, ils partent en campagne.

L'un d'eux, Pepe, déguisé en mendiant, s'en va, appuyé sur un bâton, les pieds entourés de guenilles teintées de rouge, comme s'ils eussent été maculés de sang.

Il regarde Francisco, son frère.

« Viens avec moi jusqu'à la première venta, lui dit ce dernier, je vais y acheter des bottes. »

Les deux hommes sont seuls et personne ne peut les entendre.

« Pepe, dit Francisco, ma vie ne m'appartient plus, je suis sous le serment des coureurs de llanos; sais-tu à quoi ce serment t'oblige toi-même? »

Un tressaillement à peine perceptible, l'autre répond aussitôt, sans s'arrêter :

« Si ton maître n'est pas mon ennemi, je lui dois mon sang.

— Tu ne l'as jamais vu et c'est lui qui m'a tiré de la cascade de la mort.

— Tu le jures, frère?

— Je le jure, Pepe.

— Alors, à mon tour, je lui fais le serment des coureurs de llanos, tu lui diras que mon sang lui appartient.

— Tu le lui diras toi-même; c'est un Indien, il s'appelle Jap et est en compagnie

de deux caballeros dont l'un est si fort qu'il a terrassé El Rayo. Tu le trouveras dans un carbet en suivant le premier arroyo qui tombe dans le rio Cortito. Un chien terrible le garde, il s'appelle Pirai. Tu diras à notre maître que ce sera pour demain soir.

« Demain soir, Pepe, nous rendrons le bateau à la fille de don Cristobal, demain soir, nous lui rendrons son trésor.

« Le maître le veut. »

C'en est trop pour le sang-froid de Pepe, et le faux mendiant ne peut s'empêcher de questionner.

« Alors, El Rayo?

— Mort.

— Le prisonnier?

— Délivré et au carbet en compagnie de sa nièce.

— Le trésor?

— Prêt à être embarqué sur le yacht.

« Fais vite, Pepe; il ne faut pas qu'un autre espion puisse arriver avant toi et dis au maître de se méfier. »

Les deux frères se serrent la main, et Pepe, quand il est certain de ne plus pouvoir être vu d'aucun de ses... collègues, prend une course qui jure fort avec ses guenilles d'éclaté.

Le lendemain, à son retour, les murs du vieux fort de San-Felipe tremblent sous le tonnerre de voix formidables hurlant dans une cacophonie délirante des chansons bachiques dont le refrain « viva Francisco ! » alterne avec le bruit du verre se choquant pour des toasts continuels.

Bouteilles de pulque en mains, chaque bandit boit à même la si enivrante liqueur.

Francisco en avait fait apporter deux bouteilles pour chaque homme.

« Eh bien? demande-t-il à son frère.

— J'ai vu le maître, répond l'autre, il m'attend ce soir.

— Bon! Dans une heure, tous les Rojos seront ivres-morts. Tu prendras trois ponchos rouges pour le maître et ses amis, et, à onze heures, je vous attendrai tous au canot du yacht.

— Et El Tuerto?

— Le lieutenant sera ici ce soir pour voir les espions et y restera jusqu'à ton retour. Pendant qu'il viendra du yacht au fort, je ferai la même route en sens contraire, mais par un autre chemin pour ne pas le rencontrer. Dans le cas où nous nous croiserions, tant pis pour lui. »

Le geste d'une main portée sur le manche de sa navaja achève la menace de Francisco.

Un peu avant la nuit, Pepe monte à cheval et galope vers le carbet d'Angostura.

Couchés pêle-mêle un peu partout, ronflant, jurant quelquefois en leurs rêves, les Rojos ne peuvent s'apercevoir de son départ, pas plus, du reste, qu'ils n'ont prêté attention à son retour.

Quelques instants après, Francisco, lui aussi, quitte le fort, gagne la route, en repart accompagné de deux peones portant, à l'avant de la selle de leur cheval, chacun une caisse de bouteilles de pulque.

(A suivre.)

HENRY LETURQUE.

EN L'HONNEUR DU MÉKONG

La Fête des Eaux
au Cambodge

De tout temps, en tous pays, la croyance populaire a matérialisé dans des formes légendaires les manifestations grandioses des forces naturelles auxquelles elle assistait, créant ainsi le cycle des mythologies qui ont sur tout le globe de fréquents points de ressemblance, ne différant que dans les détails apportés par les mœurs, le climat et les influences.

Aucun peuple n'est plus assujéti à la prédominance des traditions rituelles que le peuple asiatique; aussi les renouvellement-il sans cesse par des fêtes symboliques.

Nous eûmes l'occasion, étant au Cambodge, d'assister sur le fleuve Mékong à l'une d'elles. Le Mékong est une personnalité importante. Magnifiquement vaste, souvent impétueux, capricieux quelquefois, il répand sur une considérable étendue ses bienfaisantes richesses. Grâce à lui, la végétation rutilante et les récoltes sont abondantes.

Aussi, pour conserver sa saveur et détourner ses colères, ses sujets, quand vient le moment où son intervention est nécessaire pour fertiliser les terres, lui font-ils l'hommage de grandes cérémonies : ce sont d'elles, appelées fêtes des eaux, que nous parlerons. Pour les célébrer, tout Pnom-Penh est en fête.

Au bord du fleuve, la foule, animée et joyeuse, est descendue, parée de ses plus belles étoffes dont les colorations variées donnent à l'ensemble un chatouillement de fleurs tropicales; elle est partout, en tas, sur le toit des « cagnas » bâties en pilotis, au milieu des bananiers et des palmiers de toutes sortes, sur la boue grasse qui sert de berge, sur les mouvements de terrain, dans de nombreuses barques tellement serrées les unes sur les autres qu'elles forment un grand plancher sur le fleuve; un « sampan » s'approche doucement et tâche de trouver place; rempli de bonzes drapés comme des patriciens romains dans des toges d'un jaune éclatant, il vibre d'un lumineux éclat métallique, au milieu de cette foule flamboyante sous le soleil ardent.

Les indigènes arrivent toujours, sans relâche : à peine reste-t-il un peu de place pour les retardataires.

Mais voici le roi et les ministres cambodgiens qui s'avancent. Les coudes se tendent curieux, les conversations s'arrêtent : la fête va commencer. Le cortège prend place dans l'embarcation qui est réservée au roi, construction bariolée de vives couleurs et dont l'avant a la forme d'une énorme tête de tigre aux yeux sanglants, aux dents incisives dans des gencives vermillonnées.

Le roi donne le signal.

Aussi loin qu'on puisse apercevoir sur le Mékong, un remue-ménage indéfinissable se produit. L'eau, jusque-là frémissante de courtes vagues, bouillonne et se tache d'écumes. De longs fuseaux courent sur les flots et avancent très vite. Ils grandissent toujours, ce sont de longues pirogues de course qui contiennent une quarantaine de rameurs, rythmant de mouvements réguliers et saccadés leurs gestes impatients d'atteindre le but.

Au milieu de chaque barque, un homme est debout, chantant avec beaucoup de verve et de fantaisie. C'est un improvisateur qui mène avec un singulier caractère et une drôlerie très funambulesque toutes ses élocutions. Il se grise de ses mots et communique son entrain aux conducteurs de la pirogue qui redoublent d'efforts. Il

rime sur une cadence régulière, exhortant les siens à gagner la course, et à chaque période de phrase, d'un seul coup, quarante poitrines lancent un « hou » sauvage sur lequel quatre-vingts bras nerveux se raidissent. Le mime supprime toute limite à son imagination. Il dit tout ce qui lui passe par la tête. Un fait spontané, un visage qui lui plaît provoquent chez lui des idées. Il interpelle qui bon lui semble, et ses couplets sont souvent intraduisibles, tant ils sont crus.

Il est devant le roi : qu'importe! il est libre de l'injurier comme de lui dire toutes les flatteries.

Les barques s'approchent du but, les efforts redoublent, le public s'exalte, pousse des cris frénétiques, mais le vainqueur est déjà oublié, car voici une autre équipe qui passe. Là, les rameurs sont debout et les oscillations de leurs corps sur les jambes leur donnent un magnifique balancement. C'est un va-et-vient vertigineux contre un courant très rapide et, trois jours durant, la même foule bariolée, enthousiaste, assistera aux mêmes ébats.

La journée s'avance et le soleil est plus coloré encore. L'eau, sans cesse remuée, papillote en gerbes d'étincelles; le bercement continu des coups d'aviron qui mordent l'eau précipitamment ajoute encore ses vibrations à celle de l'atmosphère surchauffée. Le ciel, les fonds et le fleuve semblent être pris d'un tremblement nerveux qui irrite. La foule continue à trépigner à ce spectacle dont elle jouit comme un enfant qui ne se lasse point d'un jouet.

Les coureurs s'illuminent des feux du crépuscule et leurs vestes toutes blanches auxquelles ils attachent une grande coquetterie depuis que l'Occident les a malheureusement importées, ne leur donnent plus l'aspect de cuisiniers nègres, car la lumière inépuisable de couleurs les transforme en gris fin et délicat dans des gammes bleutées et exalte très heureusement les colorations riches dont sont faits les « sampots » qui habitent les jambes des rameurs. Dans l'harmonie des contre-jours colorés, les taches de soleil brillent comme des pierres précieuses.

Le ciel verdit, l'horizon devient rose et les fonds d'arbres sont violets et or.

Les reflets de soleil se colorent de plus en plus, enveloppant le paysage d'une lumière qui meurt. Des nuages roses s'élèvent, et derrière eux, dans une zone gris perle, la lune apparaît à peine visible. Au fur et à mesure que le soleil s'éteint, elle augmente d'éclat et son reflet qui vient jusqu'à nos pieds coupe l'effet en deux : à droite, c'est le jour qui cesse, à gauche c'est la nuit qui commence, claire et limpide comme a été la journée. Sur l'eau devenue silencieuse, glissent des fantômes lumineux.

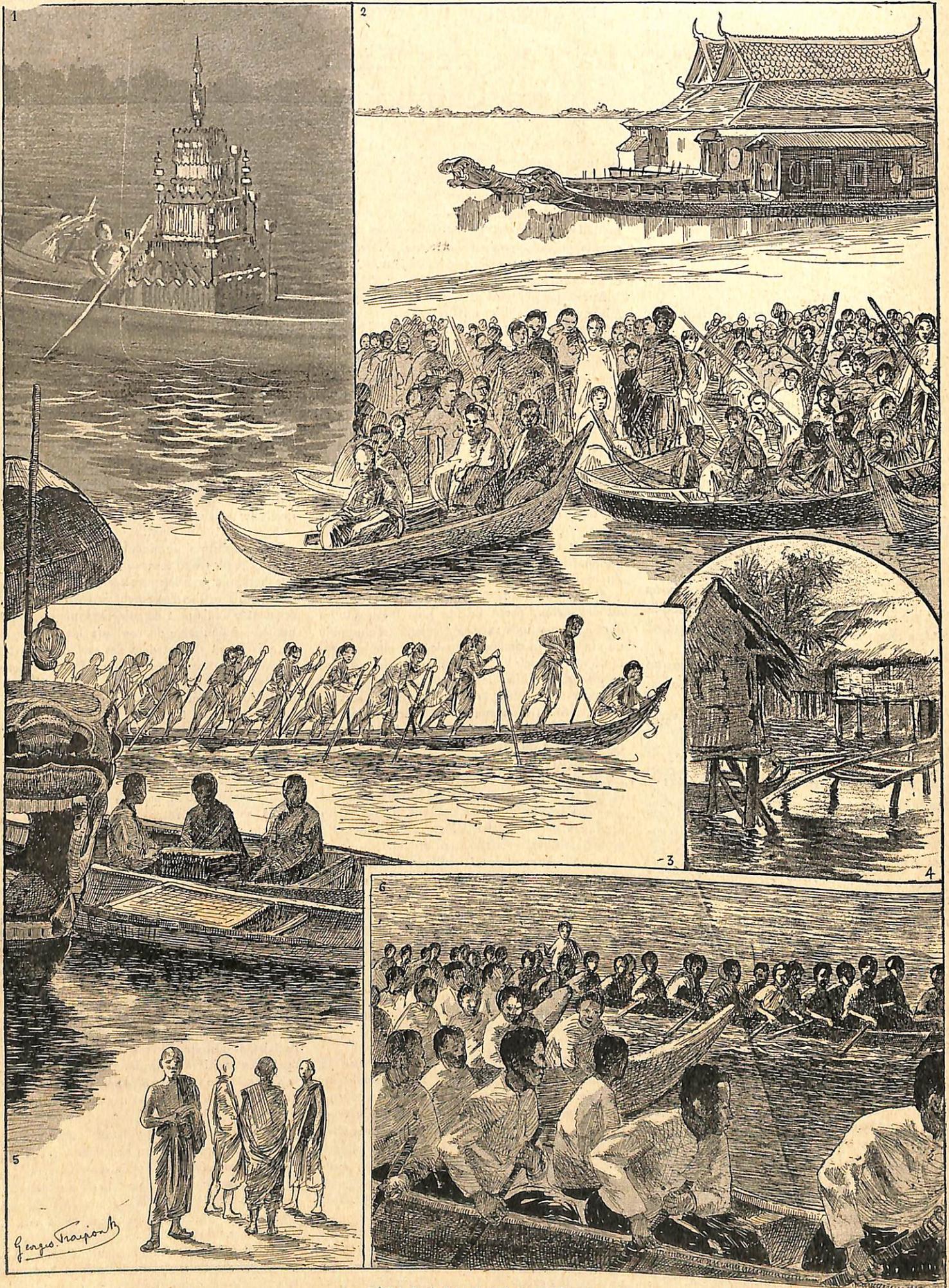
Sur les barques, maintenant paisibles, sont construits des autels à Bouddha éclairés en dedans. Ils s'élèvent fins et élancés en forme de pyramides. Les ornements en verroteries reçoivent des reflets, et comme ils sont attachés par un point, ils laissent autour d'eux en bougeant sans cesse des traces fugitives de lumière. Les bateliers, dont la silhouette se découpe à peine, ne sont dessinés que par le contour brutal des lampes sur leurs visages.

Il y a dans cette grande nuit calme et silencieuse une impression de bienfaisant repos que l'agitation précédente amplifie davantage.

C'est l'heure où la fête prend un caractère religieux. Les barques des spectateurs se sont écartées sans bruit. Les curieux assis sur la berge se sont dirigés vers leurs cases.

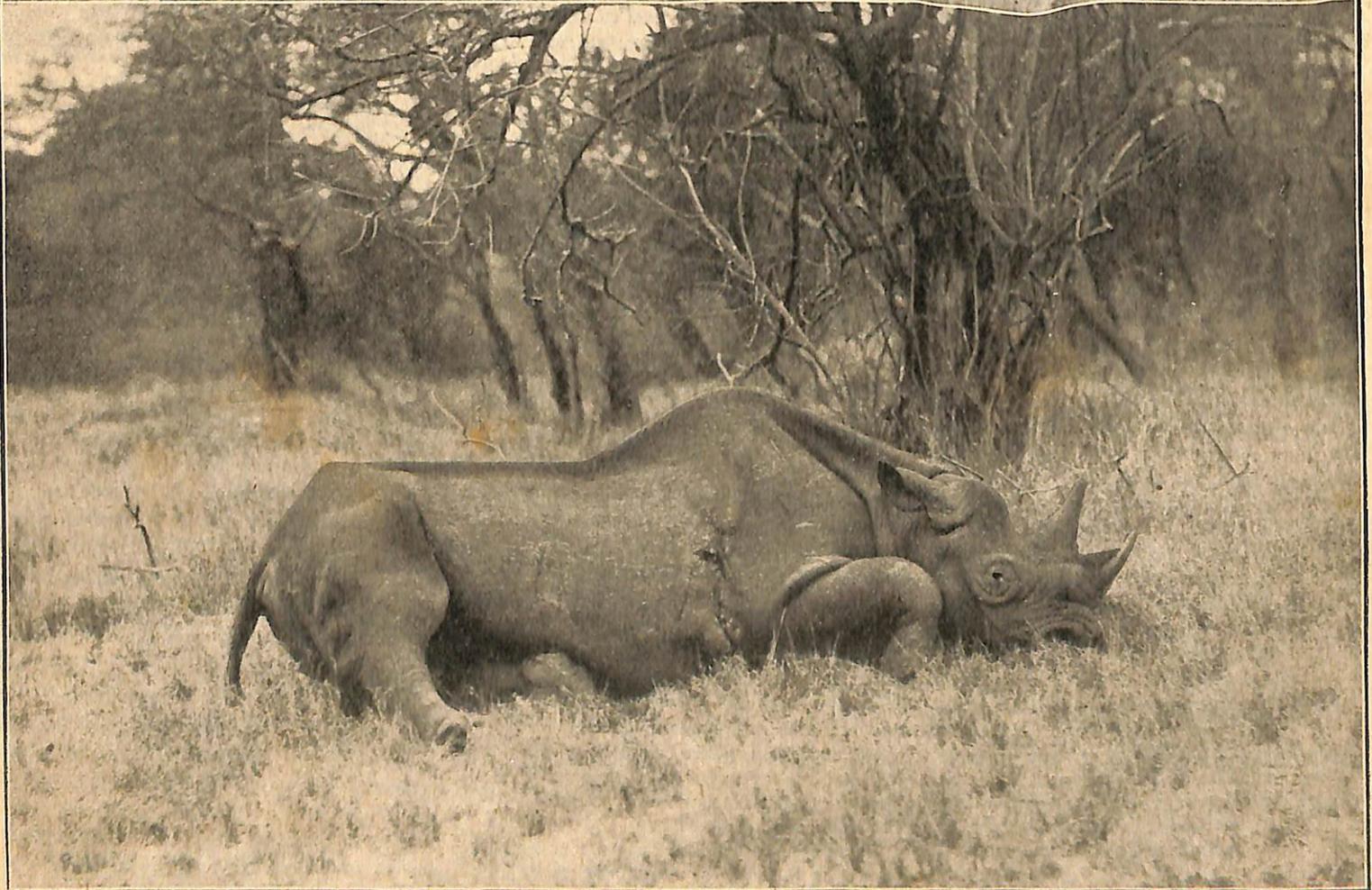
Quand, à notre tour, nous nous éoignons, longtemps encore nous voyons les mêmes lueurs de feux follets qui disparaissent tout doucement sous les feux de la lune dont la souriante clarté semble être l'hommage bienveillant du dieu fluvial satisfait.

GEORGES FRAIPONT.



LA FÊTE DES EAUX AU CAMBODGE

1. Un autel à Bouddha. — 2. Un palais flottant et la foule sur les rives du Mékong. — 3. Equipe de rameurs, debout. — 4. Une habitation sur le Mékong. — 5. Types d'indigènes. — 6. L'arrivée au but.



LES CHASSES DANGEREUSES DANS L'OUGANDA

Appuyé sur l'échine de son gigantesque ennemi, un rhinocéros bicorne, l'habile chasseur reprend haleine après la chaude alerte.



Sur le flanc de ce dangereux animal, on aperçoit encore le large trou produit par une balle explosive.

LES DANS LES SOLITUDES DE L'OUGANDA Chasses dangereuses

Si vous avez l'imagination fertile — ce dont je ne voudrais douter une minute! — supposez que vous soyez en train de vous promener dans quelque coin de la jungle africaine.

Vous êtes parti du camp sans autre dessein que d'inspecter les environs, et, comme vous étiez fermement résolu au départ de ne pas vous éloigner de plus de quatre ou cinq cents mètres, vous n'avez emporté qu'un fusil de chasse ordinaire, chargé d'une cartouche à petit plomb et d'une autre à gros plomb.

Vous apercevez un pigeon sauvage perché sur les branches d'un acacia, et vous ne résistez pas à l'envie de l'abattre. De fait, vous l'abattez. Et vous vous félicitez déjà de votre adresse, quand, soudain... Changement de tableau!

Le fracas de la détonation a réveillé en sursaut un rhinocéros qui dormait dans un fourré voisin, et l'énorme monstre, prenant à peine le temps de renifler l'air pour découvrir votre direction, — ses yeux de myope ne lui permettant pas de vous voir à plus de quarante mètres de distance — s'élançait sur vous à la vitesse d'un cheval au galop!

Instant tragique! Dans une seconde ou deux, la bête colossale vous aura atteint; et si son museau cornu ne vous fait pas sauter à dix mètres en l'air, ses pattes massives vous piétineront à mort!...

Vous avez bien une cartouche à tirer. Mais votre gros plomb fera sur l'épaisse carapace de l'animal l'effet d'une pichenette sur un blindage de cuirassé!

Attendez-vous la mort de pied ferme? Fuyez-vous vers l'arbre le plus proche? ...

Je connais un homme qui se trouva un jour dans cette situation critique: Cherry Kearton, le fameux photographe animalier que j'ai déjà présenté aux lecteurs du *Journal des Voyages*.

L'aventure ne date guère que d'un an. M. Kearton explorait les solitudes de l'Ouganda, quand un rhinocéros bicorne se précipita à l'improviste sur lui, dans les circonstances que je viens d'exposer.

Dix ou quinze mètres le séparaient à peine du monstre en fureur, quand il eut la présence d'esprit de s'abattre tout de son long dans l'herbe et de rouler sur lui-même l'espace de quelques pas.

Le sol trembla sous la course pesante du monstre, que son élan entraîna à vingt mètres plus loin. Sans perdre de temps, M. Kearton rampait de façon à ne plus être dans le vent de la bête, et, se baissant, il courait au campement, prenait sa carabine à balles explosives, rebroussait chemin, et, cette fois, provoquait l'animal en poussant des cris.

Le rhinocéros accourait à l'appel. Mais, déjà, M. Kearton avait pris position derrière un arbre; et sa balle, bien dirigée,

pénétrait au défaut de l'épaule et foudroyait le fauve.

C'est précisément celui que nous montre la première de ces photographies. Appuyé sur l'échine de son gigantesque ennemi, M. Cherry Kearton eprend haleine, après la chaude alerte.

La seconde photographie nous montre un autre rhinocéros non moins colossal abattu par le même chasseur. Le lecteur remarquera sur le flanc de la bête le large trou produit par l'explosion du terrible projectile.

Avec de pareilles armes, l'extermination complète de la grande faune africaine n'est plus, malheureusement, qu'une question d'années.

— CLAUDE ALBARET.

SUR LES BORDS DE L'ORÉNOQUE

La Récolte

des œufs de tortues



On a goûté, il y a quelques mois, à Paris, par fantaisie, à la viande de chameau. L'expérience a été si peu brillante que les commerçants qui avaient eu l'idée de présenter des méharis comme animaux de boucherie se sont vite rendu compte que leur intérêt était de ne pas insister dans cet ordre d'idées.

On aurait pu croire, pourtant, qu'il en aurait été autrement, car le Français, avec sa recherche du curieux et de l'inédit, est toujours disposé à des essais gastronomiques ayant un caractère exotique.

Il y a des mets particuliers à recommander aux gourmets, quand ce ne serait que les œufs de tortues de toute espèce, qui sont un aliment fort nourrissant et des plus agréables au palais.

La tortue verte femelle dépose dans le sable, chaque printemps, de 200 à 300 œufs, mais il y en a peu pour arriver à éclosion et donner naissance à une trentaine de jeunes chéloniens qui se jettent aussitôt à la mer, lorsqu'ils atteignent leur huitième jour.

Les œufs sont si bien cachés dans le sable qu'il faut tout le flair et l'habileté des pêcheurs pour les découvrir. Quand l'un d'eux a fait la découverte d'une tortue pondreuse, il attend que l'animal ait déposé tous ses œufs et s'apprête à les recouvrir. A ce moment, le pêcheur s'élançait et retourne la bête, ce qui exige de la force, de l'habileté et mille précautions pour ne pas recevoir dans les yeux les nuages de sable soulevés aussi bien par cette manœuvre que par la défense du chélonien.

Les Indiens de l'Orénoque et de l'Amazonie extraient des œufs de tortues une huile claire et douce qui leur sert de beurre. En février, quand les fleuves sont bas, des milliers et des milliers de tortues viennent à terre pour pondre. L'abondance de la récolte est telle qu'elle s'étend sur plusieurs kilomètres de long. Rien qu'à l'embouchure des fleuves, la production est d'environ 5,000 jarres d'huile pour chacune desquelles il faut cinq à six mille œufs.

Un indigène du Brésil en consomme 20 à 30 par repas et un Européen en mange une douzaine à sa collation. Ces œufs de tortue sont excellents frites, et les indigènes les mangent crus.

— René BOISMONT.

DANS L'ENFER DE LA GUYANE

L'Évasion du Citoyen Prieur

Par

GEORGES LE FAURE

CHAPITRE III

Un ami se révèle, un ennemi est démasqué. (Suite.)

Dominant son indignation, la jeune fille trouva dans son amour filial la force nécessaire à jouer la comédie et murmura, prenant un siège :

« Comme je vous sais gré, citoyen, de l'intérêt que vous voulez bien me porter! »

Puis aussitôt :

« De quoi s'agit-il? »

— Voici : l'hôtelier a écrit au citoyen Jeannet pour lui exposer que les dépenses faites par vous depuis votre installation chez lui dépassent la somme dont l'état de ses affaires lui permettait de vous faire crédit; dans ces conditions-là, il demande au citoyen commissaire de le régler de suite, faute de quoi il se verra dans la pénible nécessité de vous inviter à vous pourvoir ailleurs. »

Hélène poussa une exclamation désolée : « Ailleurs? Où irais-je? »

— C'est précisément pourquoi vous n'auriez aucune ressource et le commissaire aurait le devoir de vous rapatrier d'office.

— Il me renverrait de Cayenne?

— Par le premier bâtiment en partance. Le budget déjà lourd de la colonie ne peut supporter des frais qu'après tout rien ne justifie.

— Mais ce serait misérable! cruel!

— Je n'en disconviens pas; mais vous conviendrez à votre tour que les maigres ressources dont nous disposons peuvent être employées plus équitablement qu'à subvenir aux besoins de la fille du citoyen Prieur.

— D'un malheureux digne de toute la pitié...

— Ennemi du gouvernement, » trancha d'une voix sèche le secrétaire.

Il se tut et, dans le silence de la chambre, on n'entendit plus que le halètement pénible de la jeune fille qui, le visage dans les mains, sanglotait.

« Voyons, insinua au bout d'un moment le citoyen Ferret, tranchant soudain une hésitation qui, depuis quelques secondes, se lisait sur son visage, voyons, citoyenne, reprenez vos esprits et écoutez-moi.

« Vous imaginez, je suppose, que si je suis venu vous trouver, ce n'est pas pour la satisfaction d'assister à votre douleur.

« Depuis votre séjour ici, j'ai, pour vous obliger, fait tout ce qu'il était en mon pouvoir et vous avez appris à me juger.

« Vous avez pu apprécier mon dévouement à votre égard et votre instinct doit vous dire que, si je viens à vous, c'est que

fe vous apporte un moyen de parer au péril de la situation.

« Ce péril immédiat, car il y a précisément sur rade un bâtiment qui part après demain pour la France, c'est votre renvoi.

« Il faut donc que, bon gré mal gré, vous restiez ici.

— Je puis tomber malade.

— Je connais le citoyen Jeannet; il vous fera mettre sur une civière et porter à bord; car une fois qu'il a pris une décision, ni Dieu ni diable ne l'en ferait changer.

— Alors... »

Ferret la considéra un instant d'un air singulier; puis, se penchant vers elle :

« Alors? Eh bien, voici ce à quoi j'ai pensé : après avoir bien cherché, j'ai trouvé un moyen de vous maintenir dans la colonie aussi longtemps qu'il vous conviendra, et même un moyen qui pourrait apporter à la situation de votre père, une amélioration telle que peut-être bien lui serait-il possible de faire revenir ses ennemis sur leur opinion à son sujet et lui procurerait l'occasion de rentrer en France pour reprendre sa place parmi ses collègues.

— Que dites-vous là ! s'exclama la jeune fille éperdue.

— Rien qui ne soit vraisemblable et parfaitement possible. Qu'est-ce qui a motivé la condamnation prononcée contre le citoyen Prieur, qu'est-ce qui motive les rigueurs du gouvernement à son égard? Les preuves réunies contre lui d'une attitude hostile aux institutions de la République, la crainte que l'on a de le voir tenter de s'évader pour fomenter à nouveau des troubles contre l'état de choses établies.

« Mais que, par le moyen que j'ai trouvé, le citoyen Prieur donne des preuves de la sincérité de ses opinions politiques, qu'il affirme son loyalisme envers le Directoire, celui-ci n'a plus aucune raison de l'écraser de ses rigueurs, il est convaincu que le citoyen Prieur, emporté par un moment d'erreur, regrette amèrement ce qu'il a fait, et tout est oublié. »

Ferret parlait, parlait, avec une animation convaincue qui finissait par convaincre à son tour la jeune fille.

Elle finit par s'écrier :

« Et ce moyen, citoyen, ce moyen, quel est-il? »

Le secrétaire se leva, s'inclina cérémonieusement et dit d'un ton pénétré :

« Me faire l'honneur, citoyenne, de m'accorder votre main. »

Frappée de stupeur, elle le considérait, paraissant n'avoir pas compris.

« Oui, poursuivit Ferret, je le vois bien, ma demande vous surprend et cependant, citoyenne, quoi de plus naturel que votre charme, votre grâce, votre héroïsme aussi aient conquis un homme qui a eu, depuis plusieurs semaines, de si fréquentes occasions de vous approcher !

« Au surplus, réfléchissez et vous reconnaîtrez, à n'envisager que le seul point qui vous occupe présentement, que la femme du citoyen Ferret peut autant qu'il lui convient séjourner à Cayenne, que le gendre du citoyen Prieur devient pour son

beau-père un garant devant lequel se doivent évanouir tous les soupçons.

« C'est donc la possibilité, pour le déporté de Counanama, de venir s'installer à Cayenne avec sa fille et même, ainsi que je vous le disais tout à l'heure, l'éventualité possible d'un retour dans la métropole qu'il lui est permis d'envisager.

« Ce sont là bien des avantages que votre affection filiale a le devoir de jeter dans la balance.

« Vous ne m'aimez pas, c'est entendu, mais peut-être m'aimerez-vous par la suite; je vais même plus loin; il est impossible que la reconnaissance ne se transforme pas rapidement, dans une âme aussi noble, aussi élevée que la vôtre, en un sentiment plus doux, qui comblera tous mes vœux. »

Elle l'écoutait; et au fur et à mesure qu'il parlait, elle sentait un dégoût de plus en plus grand lui monter du cœur aux lèvres, en même temps que lui apparaissait plus clair, plus lumineux, l'avertissement que, quelques instants à peine auparavant, venait de lui donner le lieutenant Dubreuil.

L'infamie de Ferret avait un but; la comédie indigne qu'il jouait depuis des semaines et des semaines auprès de la malheureuse était le résultat d'un plan.

Ce but, ce plan, elle les connaissait maintenant et c'était pour les atteindre, pour les réaliser, qu'il l'avait acculée à la présente situation.

Si elle ne lui accordait sa main, il la faisait s'embarquer de suite pour la France.

C'en était fait de son père.

Elle était placée par le misérable en cette cruelle alternative : ou sacrifier son père ou se sacrifier elle-même.

C'était épouvantable, odieux ! Et si elle eût obéi à l'instinct de révolte qui grondait en elle...

Mais une force supérieure la contient, l'assagit : elle entendait là, dans l'ombre du jardin, le bruit de la respiration de l'officier, elle devinait qu'il se tenait aux écoutes, qu'il ne l'abandonnerait pas.

Et soudainement réconfortée de cette amitié qu'elle sentait sincère, elle sut dominer son indignation et puisa dans son amour filial la sagesse de répondre avec prudence :

« Je vous mentirais, citoyen, déclarai-elle, si je songeais à vous cacher combien votre demande me surprend et me trouble.

« Dans la situation tragique où je me trouve, vous conviendrez que mon esprit doit être loin du mariage; aussi ne serez-vous pas étonné que je vous demande quelque répit pour me recueillir et vous répondre en toute sincérité. »

Il sembla en effet fortement décontenancé par cette réserve qu'eût suffi cependant à expliquer la modestie bien naturelle chez une jeune fille privée de tout soutien; le citoyen Ferret se leva, se mordillant les lèvres avec une visible impatience, et dit :

« Quelque répit, citoyenne? Je dois vous dire franchement qu'il ne m'est guère possible de vous en accorder. La réclamation de l'hôtelier va faire prendre au citoyen commissaire la seule mesure qu'autorisent

les intérêts de la colonie, et cette mesure sera immédiatement exécutoire puisque la fatalité veut qu'un bâtiment se trouve ici précisément en partance pour l'Europe.

— J'ai bien compris. Mais ne vous est-il possible d'obtenir de l'hôtelier qu'il remette à quelques jours sa réclamation?

— Cette réclamation est déjà parvenue à la résidence et il ne m'est pas possible de ne pas la transmettre au citoyen commissaire.

— Accordez-moi vingt-quatre heures, vingt-quatre heures seulement, citoyen. Vous ne pouvez cependant pas me refuser d'interroger mon cœur.

— Interrogez surtout l'affection que vous devez avoir pour votre père. En ce qui me concerne, je vous le répète, j'aurai la patience d'attendre qu'un sentiment tendre et doux vous porte vers moi.

— Écoutez, dit-elle tout à coup, revenez demain à pareille heure, vous aurez ma réponse.

— Dois-je donc supposer qu'elle pourrait m'être défavorable? interrogea Ferret d'une voix mauvaise et qui sentait la menace.

— Certes non. Mais, je vous en prie, ne m'en demandez pas davantage, je vous en conjure. Voyez comme je suis troublée, n'augmentez pas ma confusion et revenez demain.

— Soit ! déclara Ferret qui jugea inutile d'insister davantage, à demain. »

Et il sortit.

A peine la porte fut-elle refermée sur lui que la jeune fille, penchée à la fenêtre, demanda d'une voix éperdue à Dubreuil, qui surgit de l'ombre :

« Vous avez entendu? »

— Oui, et vous avez été admirable de sang-froid. Ce qu'il faut faire? Jouer la comédie, l'entretenir dans ses espoirs jusqu'à ce que soit arrivé le courrier de France qui vous apportera le duplicata de l'autorisation que vous a accordée le gouvernement.

— Mais je n'ai pas d'autorisation ! clama désespérément la jeune fille. Je suis venue ici de mon propre mouvement, comptant sur ma bonne étoile pour servir mes projets.

« Mon soi-disant naufrage sur les côtes de la Guyane hollandaise n'est qu'une fable inventée par moi pour expliquer précisément l'absence de toute pièce officielle m'autorisant à retrouver mon père.

« J'avais compté sans la méfiance haineuse de ces gens et le prochain courrier de France me perdra inévitablement, comme il perdra mon père.

« Je serai convaincue d'imposture... et alors?... »

Elle était tombée accablée, assise sur le rebord de la fenêtre.

« En effet, murmura l'officier, la situation est grave, mais peut-être pas désespérée.

— Qu'entendez-vous par là?

— Qu'il faut gagner du temps, pour me laisser le loisir de réfléchir et de combiner quelque plan de salut.

— Quel plan?

— Le sais-je ! Celui que permettront les circonstances. Le plus audacieux, en tous cas, car c'est celui que pourront le moins aisément prévoir nos ennemis.

« Donc, demain, quand se présentera Ferret, répondez-lui affirmativement et vous serez momentanément à l'abri de toute mesure d'expulsion.

« Entre temps, nous aurons trouvé quelque combinaison propre à vous sauver ; et d'ici que soit arrivé le courrier de France qui mettra au jour votre stratagème, nous aurons agi. »

CHAPITRE IV

Joies et angoisses.

L'épouvantable baigne que ce camp de Counanama, où la férocité froide de Jeannet, le commissaire civil auprès du gouverneur de la Guyane, avait relégué les déportés de Fructidor !

Le lecteur a vu, d'autre part, les résultats néfastes de cette déportation ; presque tous les passagers de la *Charente*, de la *Décade* et de bien d'autres transports ayant amené de France les pitoyables victimes du Directoire, avaient expiré ou agonisaient sur les grabats infects de l'hôpital de Cayenne.

Ces derniers étaient les privilégiés ; la plupart devaient attendre la mort dans les misérables carbets qu'ils avaient construits avec l'aide d'indigènes compatissants. Sans remèdes, presque sans soins, ils agonisaient loin de la patrie, loin des leurs.

Et c'était là que, depuis des mois et des mois, le citoyen Prieur gémissait, accablant le gouverneur de réclamations qui ne recevaient aucune réponse, écrivant en France des lettres éplorées, sans se douter que, ce faisant, il contribuait au succès du plan ourdi par son plus impitoyable ennemi, si l'affection et l'énergie de sa fille n'avaient trouvé à la situation une solution que personne n'avait prévue.

Puisque son père était malheureux, le plus simple, en attendant que justice fût faite des imputations calomnieuses dirigées contre lui, était de l'aller retrouver.

Et l'on a vu qu'elle n'avait pas hésité à mettre immédiatement à exécution le parti qu'il lui avait paru le plus sage à prendre : on a vu également comment sa crânerie avait tourné contre elle et comment, voulant fuir

Charybde, elle était tombée dans Scylla.

Pauvre citoyen Prieur ! Quel eût été son état d'esprit si le lieutenant Dubreuil lui eût révélé la vérité !

A savoir sa fille si près de lui, quelque malade qu'il fût, il n'eût pas hésité à ris-

désespéré que jamais, le citoyen Prieur écoutait d'une oreille distraite les récits de chasse que, d'une voix monotone, lui faisait l'Indien pour le distraire, voilà que, non loin, des pas se firent entendre, assourdis, semblait-il, par une reconnaissable volonté de n'être point surpris.

Oui, on s'avancait de ce côté avec précaution.

Puis il y eut un arrêt ; dans l'ombre des voix chuchotèrent ; enfin la marche reprit, mais plus ferme, plus assurée.

Bientôt, l'Indien, accroupi aux pieds de Prieur, se releva d'un bond, balbutiant d'une voix intimidée :

« Soldats. »

Dans l'ombre, en effet, les cuivres d'un uniforme venaient de briller tout à coup et presque aussitôt l'homme ajouta :

« Citoyen lieutenant. »

C'était Dubreuil, en effet, qui, arrivé près du déporté, demanda d'une voix sèche et impérieuse :

« Comment se fait-il qu'à une heure semblable tu n'aies pas encore regagné ta demeure, citoyen ? Tu ne peux ignorer cependant les instructions données par le citoyen commissaire : il est interdit de séjourner dehors passé la dixième heure de la nuit.

— C'est une bien inutile torture qu'on nous inflige ; l'ombre et la fraîcheur sont favorables à la fièvre dont tous nous souffrons. Cela ne nuit à personne que nous passions ainsi quelques heures à la lueur des étoiles.

— Tu m'excuseras, citoyen, je n'ai pas qualité pour discuter une consigne ; je me borne à la faire exécuter.

« Il faut rentrer. »

Et à l'Indien qui, terrorisé, n'avait osé faire un mouvement :

« Aide le citoyen à regagner sa case, » ordonna-t-il.

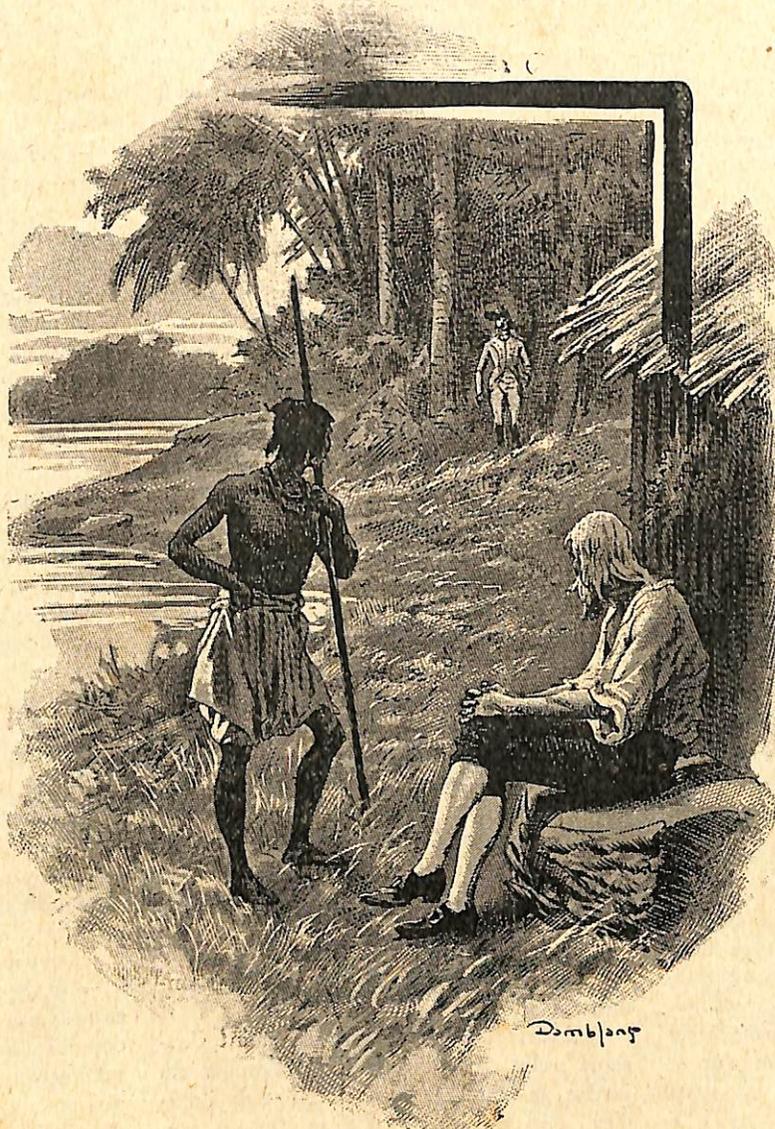
Et il s'éloigna pour continuer sa tournée d'inspection ; mais, arrivé à quelques pas, il s'arrêta et, protégé par le tronc d'un bananier, il attendit.

Quand il eut vu l'indigène ressortir du carbet, où il venait de conduire l'infortuné

condamné, et lui-même regagner sa case alors, il se glissa furtivement dans l'ombre, et rejoignit l'abri du citoyen Prieur.

(A suivre.)

GEORGES LE FAURE



L'ÉVASION DU CITOYEN PRIEUR

Dans l'ombre l'uniforme d'un soldat se détachait : C'était Dubreuil. (P. 334, col 3.)

quer la pire des folies en tentant de rejoindre celle qui ne pouvait venir à lui.

Rongé par la fièvre, il demeurait étendu la plus grande partie de la journée sur un mauvais hamac tendu en travers de sa case, fuyant les maringouins qui grouillaient sur le sol, cherchant de ses pauvres poumons essoufflés à aspirer la brise tiède que lui envoyait la forêt.

Un vieil Indien, qui vivait de sa pêche, avait pris pitié de lui et, tant bien que mal, lui donnait les soins qu'exigeait son état.

Un soir, comme, plus affaibli et plus

Les Éclaireurs de France

(Boy-Scouts Français.)

Tous nos lecteurs ont suivi avec intérêt nos efforts tendant à la création en France de groupements analogues à ceux des Boy-Scouts d'Angleterre. Nous rappelons à tous ceux qui sont désireux de participer à cette œuvre nationale que nous pouvons envoyer franco contre 0 fr. 60 en timbres-poste français, adressés au directeur du *Journal des Voyages*, 146, rue Montmartre, Paris, la brochure du lieutenant de vaisseau BENOIT, dans laquelle on trouvera toutes les indications et instructions nécessaires pour organiser et instruire des corps de jeunes éclaireurs.

Sur Terre et sur Mer

8 Octobre 1911

LE MOIS GÉOGRAPHIQUE

L'adjutant Delingette, lauréat du Journal des Voyages. — M. et M^{me} Paul Labbé de retour de Sibérie. — Explorations et excursions au Maroc. — La tombe du lieutenant Boyd Alexander.

Nous avons précédemment donné ici le portrait du commandant de Lacoste, auquel la Société de Géographie a décerné cette année le prix du *Journal des Voyages*, fondé par Léon Dewez, pour sa belle exploration en Mongolie septentrionale. Mais l'on sait que le *Journal des Voyages* a créé deux prix annuels et que le second est décerné par les soins de la Société de Géographie commerciale. Nous avons déjà annoncé que le lauréat de cette année était l'adjutant d'infanterie coloniale Delingette, auteur d'une carte de l'Afrique équatoriale française. Nous sommes heureux de le présenter aujourd'hui à nos lecteurs.

M. G. Delingette a déjà plus de dix années d'Afrique; c'est dire que, quoique jeune encore, il est déjà un vieux colonial. Il a une carrière bien remplie. Engagé volontaire en 1898 au 6^e de ligne, il était sergent à la fin de 1899. L'année suivante, il passa à l'armée d'Afrique, dans les zouaves.

Mais en 1904, saisi d'un admirable enthousiasme pour la vie coloniale, après avoir lu un récit de la mission Foureau-Lamy, et ne pouvant résister au désir de connaître le Congo, il prit une résolution dénotant chez lui une incroyable force de volonté. Il rendit ses galons pour passer au 8^e colonial à Toulon; il les regagna d'ailleurs dès l'année suivante.

Il fut alors désigné, en août 1905, pour faire partie de la mission Moll, chargée de la délimitation Congo-Cameroun. Il releva environ 5,000 kilomètres d'itinéraires. Son chef fit le plus vif éloge des qualités qu'il déploya, des services qu'il rendit à la mission et de la valeur de ses travaux topographiques.

Rentré en France en mars 1907, M. Delingette dressa la carte en 10 feuilles au 1/200,000^e qui a servi de base à la convention de Berlin. Il fut nommé adjudant le 1^{er} octobre 1908.

A ce moment, au lieu de jouir tranquillement de son congé, il commença, de sa propre initiative, à dresser une carte qui devait être seulement destinée à faire ressortir l'œuvre des officiers et des fonctionnaires dans le Haut-Congo; mais le travail personnel de l'adjutant Delingette, pris ensuite officiellement en mains par le gouverneur général, M. Merlin, est devenu la *Carte générale de l'Afrique équatoriale française*, au millionième, en 5 feuilles, dont 4 ont paru.

L'adjutant Delingette a fait, en 1909-1910, un nouveau séjour en Afrique équatoriale pour dresser et dessiner sous la direction de l'administrateur Bruel la 4^e feuille, Gabon.

En groupant, dans sa carte générale, les principaux documents existants, au risque de rencontrer des difficultés à les coordonner, M. Delingette a fait un travail utile et très méritoire.

Nous avons annoncé le départ pour l'Asie russe de M. Paul Labbé, secrétaire général de la Société de Géographie commerciale, et de M^{me} Paul Labbé. Les voyageurs sont de retour à Paris et M. Labbé a fait connaître quelques-uns des résultats de sa mission.

M. Paul Labbé a étudié l'industrie minière dans l'Oural; il a visité les hauts fourneaux, les usines de cuivre et de fer, les mines de platine et d'or, les carrières d'amiante. Puis, montant vers le Nord, dans le bassin de l'Ob, il s'est installé au milieu des tribus Ostiaks, pour étudier leur genre de vie et leurs mœurs.



M. L'ADJUDANT DELINGETTE
LAURÉAT DU « JOURNAL DES VOYAGES »

L'explorateur a signalé que les forêts de Sibérie brûlaient sur des centaines de kilomètres et que, plusieurs fois, sur le bateau où il se trouvait, on était envahi par une fumée si épaisse qu'elle empêchait de voir le soleil. Jamais, paraît-il, la Russie n'avait eu à souffrir autant que cette année des incendies de forêts.

M. et M^{me} Paul Labbé se sont rendus ensuite dans l'Altaï. Le chargé de missions s'est attaché à y étudier l'industrie minière et les progrès faits par la colonisation dans le gouvernement de Tomsk. Il s'est rendu compte de l'état d'avancement du chemin de fer de Biisk à Kobdo qui permettra le trafic entre la Russie et la Chine. Enfin, il s'est renseigné sur l'industrie du beurre qui s'est beaucoup développée dans la steppe. M. Labbé complète ainsi les résultats de ses voyages antérieurs par une abondante documentation économique.

Malgré l'état troublé du Maroc, les explorateurs et même les touristes se portent de plus en plus vers cette terre africaine où nos troupes viennent d'accomplir de brillants faits d'armes.

Rappelons d'abord que M. le marquis de Segonzac, l'éminent explorateur, a suivi les

opérations de la colonne de Fez. Cette année aussi, M. J. Ladreit de Lacharrière, secrétaire général adjoint du Comité du Maroc, chargé d'une mission de ce Comité, s'est rendu dans la région de l'Atlas située au Sud de Marrakech et dans le Sous. Il était accompagné de M^{me} de Lacharrière.

Quand ils arrivèrent à Taroudant, chef-lieu du Sous, ce ne fut pas sans causer une grande surprise au pacha, qui fut inquiet pour eux de leur voir porter le costume européen; ils ne le laissèrent d'ailleurs pas. M^{me} de Lacharrière était la première femme française qui eût pénétré à Taroudant.

De son côté, M. Gaston Vallée a accompli aussi, de février à mai 1911, à travers les principales parties du Maroc, un voyage de plus de 2,000 kilomètres, qui n'a pas été exempt de difficultés, ni de dangers; il a parcouru toute la région de Tanger à Larache et de Larache à Fez par le col de Zegotta; revenu à Tanger, il a ensuite visité la côte de Casablanca à Safi et a été jusqu'à Marrakech.

Les incidents ne lui manquèrent pas. Tandis qu'il se dirigeait vers le col de Zegotta, le voyageur croisa, en chemin, un groupe d'indigènes qui venaient d'être dévalisés par un parti de Cherarda. Les victimes de cette attaque supplièrent le Français de venir à leur secours et d'aller exiger, fusil au poing, dans le douar qui recelait leurs agresseurs, la restitution de ce qu'on leur avait pris. M. Vallée dut prétexter l'obligation où il était d'atteindre Fez au plus vite, pour pouvoir se dérober à cette mission de confiance, très flatteuse assurément, et qu'il devait à sa qualité de Français.

Enfin, la Société de Géographie de Marseille et le Comité marseillais du Maroc ont organisé cette année un voyage de touristes au cours duquel une excursion a été poussée jusqu'au territoire des Beni-Meskine, voisin de la Chaouïa, et sur les bords de l'Oum-er-Rebia.

Comme nous l'avons dit, miss Mac Leod, la fiancée du lieutenant anglais Boyd Alexander, tué dans le Ouadaï, est rentrée en Angleterre après avoir accompli un pieux et touchant pèlerinage auprès de la tombe du malheureux officier.

C'est dans le petit cimetière de Maifoni, au Sud-Ouest du lac Tchad, qu'il repose, auprès de son plus jeune frère Claud Alexander, mort au cours d'une précédente exploration en 1904. Un monument de pierre recouvre les restes de l'aîné et une croix ceux du plus jeune. Un peu plus haut, au sommet d'une colline, se trouve le fort, d'où la sentinelle veille sur les tombes et où chaque jour résonnent les sonneries militaires. Boyd Alexander avait choisi cet emplacement comme celui où son frère pouvait le mieux désirer être enterré. Les deux tombes sont ombragées par les vastes branches d'un haut acacia à fleurs blanches.

GUSTAVE REGELSPERGER.

De Du Sud au Nord

TUÉ SOUS UNE AVALANCHE D'OR!

On parle souvent, au figuré, de montagnes d'or. Mais c'est la première fois, croyons-nous, qu'on puisse citer au réel le cas authentique d'un homme écrasé sous une avalanche de pièces d'or.

Le malheureux héros de cette lamentable aventure s'appelait M. W. Williams. Depuis une quinzaine d'années, il était attaché à Mint (Hôtel des Monnaies) de San-Francisco en qualité de « keeper », ou de gardien.

Ses principales fonctions consistaient à véhiculer sur un wagonnet les pièces d'or nouvellement frappées pour les transporter dans une vaste chambre aux murailles blindées servant de coffre-fort.

Il venait de pénétrer dans cette pièce en poussant devant lui le véhicule chargé, quand celui-ci dérailla et heurta violemment une pile de sacs contenant près de trente millions de francs en pièces d'or.

Et la pile s'écrouta soudain sur le maladroit, sans lui laisser le temps de se mettre hors d'atteinte. A ses cris, d'autres gardiens accoururent. Mais lorsqu'ils l'eurent enfin dégagé de dessous le monceau d'or, il était sans connaissance.

Et il expirait le soir même à l'hôpital, sans avoir repris ses sens.

Mourir sous une pluie d'or ! Voilà une fin qu'on pourrait souhaiter à un vieil avare !

MACÉDOINE LINGUISTIQUE

Comme si la Hongrie ne comptait déjà pas assez de langues officielles avec les nombreuses races qui la peuplent, elle vient d'en ajouter une à la liste : l'anglais !

Effectivement, le ministère de la Guerre hongrois vient de décider que les ordres de commandement et l'instruction des recrues se feraient en anglais dans le 66^e régiment d'infanterie, en garnison à Kaschau.

Voici comment on s'explique cette étrange mesure. Depuis une quarantaine d'années, le district de Kaschau a expédié aux Etats-Unis des milliers d'ouvriers mineurs ou de paysans, dont les enfants, désapprenant leur langue maternelle, prirent bientôt l'habitude de penser et de s'exprimer dans la langue de leur pays d'adoption.

Subséquentement, bon nombre de ces émigrants revinrent se fixer au pays natal et leurs enfants continuèrent à ne s'exprimer qu'en anglais. D'où la mesure que nous signalions plus haut.

C'est dans ce même district de Kaschau qu'un politicien, durant la dernière période électorale, eut l'heureuse idée de poursuivre sa campagne en anglais.

Et il fut élu à une grosse majorité !

L'étude des langues mène à tout, à condition d'en sortir au moment propice !

LE RECORD DU CAMBRIOLAGE

Le pince-sans-rire qui prétendit un jour qu'on pourrait l'accuser d'avoir volé les tours de Notre-Dame aurait hésité à faire cette plaisanterie si l'anecdote que nous allons conter s'était passée de son temps.

Un belluaire, M. Frederick Attila (le bien nommé !) était poursuivi ces jours derniers devant un tribunal de police de Londres pour avoir cambriolé une ménagerie et emporté... un éléphant !

A-t-on idée ! Enlever un pachyderme pesant je ne

sais combien de tonnes aussi aisément que s'il s'agissait d'une parure de diamants ! Convenez que, pour mener à bien pareil exploit, il faut avoir autant de poigne que d'audace.

Les débats ont prouvé que le terrible Attila — ce fléau des ménageries ! — était coutumier du fait et qu'il n'en était pas à son premier éléphant. Au risque de passer pour un professeur de cambriolage, je vais vous indiquer, d'après la confession même de cet aimable expert, un truc immanquable pour le jour où vous voudrez monter une ménagerie à peu de frais.

Ce qu'il importe avant tout de savoir, c'est que l'éléphant, en bon philosophe ennemi des querelles et des coups, suit sans récriminer tout homme qui lui brandit à la trompe un de ces crocs en acier qui servent de fouet aux cornacs.

M. Attila avait inventé un croc démontable, qu'il dissimulait aisément dans sa poche. Il se glissait de nuit dans une ménagerie, montrait à l'éléphant de son choix l'outil qui lui servait de laisser-passer, l'entraînait dehors et le conduisait chez un marchand de fauves qui faisait office de recéleur.

Chaque capture lui rapportait la coquette somme de trois mille francs. Il lui suffisait donc de chiper deux éléphants par an pour se faire six mille francs de rentes.

Simple ! Encore fallait-il y penser !

L'AVEU POSTHUME D'UN CROCODILE

On vient de découvrir dans l'estomac d'un crocodile une montre en or avec chaîne et cette trouvaille résout le mystère qui avait toujours plané sur la disparition, il y a deux ans, de la jeune Janet Thomson à Island-Grove (Floride).

Le crocodile en question est mort de vieillesse. Les initiales gravées sur le boîtier de la montre sont les mêmes que celles de la pauvre enfant, et les parents prévenus ont sans hésitation reconnu le bijou. A l'époque, l'explicable disparition de la petite fille avait fait grand bruit dans le pays. Tout permettait de croire à un crime. On avait même arrêté un vagabond qui put heureusement fournir un alibi. Sans cela il aurait dû attendre deux ans sur la paille humide des cachots que l'aveu posthume du crocodile vint démontrer son innocence.

LA FIN D'UN INTRÉPIDE GLOBE-TROTTER

L'un des hommes les plus populaires en Roumanie vient de mourir. Badéa Cartzan, simple paysan originaire de Transylvanie, parcourait l'Europe à pied depuis de longues années, vêtu de son costume national.

C'était un patriote enthousiaste. Combien de fois ce colosse d'allure martiale n'a-t-il pas passé à pied la frontière, portant au delà des monts des livres et des journaux roumains interdits en Hongrie, et combien de fois aussi ne fut-il pas arrêté et malmené par les gendarmes hongrois ?

Le plus grand exploit de Badéa Cartzan, celui qui le rendit le plus populaire, fut son voyage à Rome. Il s'enorgueillissait d'avoir dormi une nuit entière au pied de la colonne Trajane.

De Rome, l'intrépide marcheur vint à Paris où les étudiants roumains lui firent une chaleureuse récep-

tion. Son apparition en costume national sur le boulevard Saint-Michel fit sensation. Badéa Cartzan vient de mourir à l'hôpital de Sinaia. Les frais de ses obsèques ont été supportés par la commune.

L'ALCOOL ET LES GÉNÉRATIONS FUTURES

Sur la demande du gouvernement allemand, une commission de savants vient d'établir, après enquête, des échelles comparatives montrant les différences observées entre les descendants d'alcooliques et ceux de buveurs modérés.

Faisant porter leurs observations sur dix familles de chaque classe, les savants allemands ont découvert que pour les enfants d'alcooliques la proportion des morts durant le mois qui suit la naissance est de 43, 8/100 tandis qu'elle n'est que de 8, 2/100 pour les enfants de buveurs modérés. Les idiots viennent ensuite à raison de 10, 5/100 chez les alcooliques. On n'en a pas observé un seul dans les familles de tempérants.

8, 7/100 de contrefaits sont balancés par 3, 3 dans la deuxième catégorie. Les épileptiques sont de 8, 7/100 chez les alcooliques, à zéro chez les autres, 8, 7/100 doivent encore à l'alcool de naître nains. Pas de nains chez les modérés.

Enfin le développement normal de l'intelligence se dénombre par 17, 5 pour les enfants d'alcooliques et 81, 9 pour ceux dont les ascendants n'ont pas abusé de la dive bouteille. Après une pareille énumération, il est superflu d'insister sur les ravages qu'aura causés l'alcool dans quelques années, parmi les peuples qui en abusent.

LA COLLECTION ABYSSINE DE GEORGE V

Le roid d'Angleterre vient d'offrir au « Board of Education » tous les cadeaux que lui avait envoyés Ménélick à l'occasion du couronnement.

On voit dans cette collection la coiffure en argent « indiquant pour les guerriers qui la portent la volonté de périr plutôt que de se rendre », celle d'un soldat qui a tué au combat un Danakil (nom d'une tribu redoutée), un glaive et son fourreau ornés de nombreux anneaux de cuir représentant autant de victimes que l'arme en a faites, et aussi l'armure complète donnée en récompense au brave qui a mis à mort au moins dix de ses adversaires en un même combat.

Ces instruments guerriers étaient accompagnés d'une garde-robe complète à l'usage des nobles et des hauts fonctionnaires, d'un manteau d'impératrice abyssine et d'une veste taillée dans la peau d'un lion. Ce dernier vêtement est d'un usage restreint, car seuls peuvent le porter ceux qui, comme Samson, ont tué un lion sans armes, avec leurs mains.

Ménélick avait fait joindre encore à son envoi de nombreux trophées de chasse.

Griffes de lions et de panthères, cornes d'antilopes, peaux de girafes, rien n'y manquait. Il y avait même, attention délicate du monarque noir pour la reine May, des colliers étranges, uniquement composés de dents d'animaux sauvages.

Cette collection farouche fera évidemment mieux dans un musée que dans les appartements du roi d'Angleterre.

Jacques d'IZIER,

NOS TROUPES COLONIALES

L'Insaisissable Ennemi

↳ L'Insaisissable Ennemi ↳

C'est toute une guerre qui vient d'être conduite à la Côte d'Ivoire contre les tribus de l'intérieur. Guerre pénible, dans les forêts presque impenétrables, où l'adversaire est constamment invisible et présent et s'enfuit après avoir lâché un coup de fusil. Guerre d'embuscades, où nos troupes ont dû faire preuve non seulement de leur vaillance habituelle, mais d'une extraordinaire abnégation.

C'est le colonel Levasseur, commandant supérieur des troupes, qui a dirigé ces opérations, suivant un programme arrêté d'accord avec le gouverneur général Ponty et le lieutenant gouverneur Angoulvant. Elles ont fait peu de bruit et méritent d'être mieux connues. Nous avons souvent enregistré ici les combats des colonnes expéditionnaires livrés à des ennemis qui résistaient. Ici, ce sont de continuelles escarmouches contre l'adversaire le plus redoutable, celui que les armées de Napoléon n'ont pu réduire en Espagne, l'ennemi insaisissable.

Déjà, l'an dernier, la colonne du commandant Maritz avait pacifié le pays Agba. Au début de cette année, le colonel a fait procéder à plusieurs colonnes, dont les deux principales ont visé les tribus du Haut-Cavally et les Nanafoués.

Le commandant Bordeaux dirigeait la première.

Le Haut-Cavally était l'un des foyers les plus redoutables de la résistance. Plusieurs reconnaissances parties soit du Nord, soit de la côte n'avaient fait que traverser, les armes à la main, le pays des Yaros et des Guérés. On avait fini par établir un poste à Man. Mais ce poste était « en l'air », il ne pouvait communiquer avec la côte et il était exposé à de fréquentes attaques : en octobre 1910 il avait dû en repousser encore une.

Le commandant Bordeaux concentra à Man sa petite colonne et la partagea en plusieurs colonnes parallèles chargées de marcher vers

pleu. Il avait installé le bivouac près de là et vérifiait les emplacements de ses sentinelles, quand un coup de feu partit de la forêt et l'at-

conquérant n'avait pu réduire, ils poussèrent l'audace jusqu'à sommer l'officier français de rendre les prisonniers qui avaient été faits à la suite d'un précédent engagement. Sur le refus qui leur fut opposé, ils sortirent brusquement des fourrés où ils étaient cachés en nombre et attaquèrent le campement. Parmi eux, les féticheurs qui représentent la seule autorité parmi ces petites tribus les fanatisaient. « Les Français, disaient-ils, veulent vous prendre vos fusils. C'est que les leurs ne valent rien : ils sont percés par les deux bouts ! » Quelques salves leur prouvèrent bien vite la supériorité du fusil français sur leurs vieux fusils à pierre ou à piston.

Les colonnes arrivèrent cependant à leurs fins. Elles traversèrent le pays des Guérés et purent faire la jonction avec nos premiers postes de la Sassandra et de la côte. La brèche était faite dans le mur qui séparait le Haut-Cavally de la mer, et un poste a été établi à Lagoualé. La colonne Bordeaux avait rempli sa mission, au prix de 10 tués et 32 blessés.

C'est la première phase. Il faudra encore une action pour achever de réduire les Guérés.

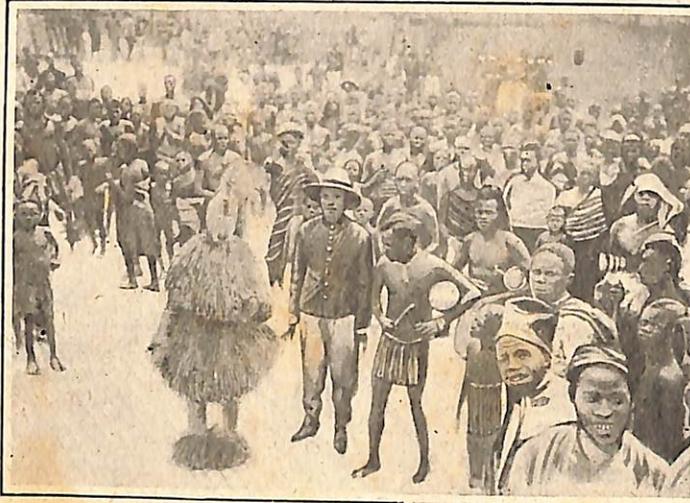
En même temps, la colonne du commandant Bourgeron opérait de même contre les Nanafoués. Ceux-ci prirent eux-mêmes l'offensive en attaquant le poste de

Tiébissou. Le commandant partagea lui aussi ses troupes en trois brigades, qui opérèrent parallèlement et qui se ressemblèrent pour l'attaque du village de Salekro, où 300 ennemis s'étaient groupés. Le commandant, par une manœuvre habile, fit occuper par un détachement la ligne de retraite de l'ennemi et le village fut enlevé après quelques coups de canon et une courte fusillade. Ce succès amena de nombreuses soumissions, notamment celle de la vieille reine de Salekro, qui porte le nom pittoresque de Bono-Amour.

Ces opérations ne sont pas finies. Il faudra encore non pas de grandes colonnes, intéressantes et glorieuses, mais des reconnaissances multiples et enchevêtrées, parcourant tout le pays et pacifiant les rebelles par petits paquets. C'est ce qu'on appelle donner « le coup de herse ».

Œuvre difficile et longue, où nos officiers et nos tirailleurs déploient une admirable abnégation, car, s'il faut du courage pour attaquer les villages ou résister à un adversaire supérieur en nombre, combien plus n'en faut-il pas pour parcourir la forêt dense, dont chaque fourré recèle quelques ennemis qui s'égaillent dès qu'ils ont de loin frappé un de nos soldats ?

AUGUSTE TERRIER.



La danse après la soumission.

teignit au ventre. Il succomba bientôt à sa blessure.

Heureusement, le commandant Bordeaux disposait d'une pièce de canon. Les villages qui essayaient de résister furent vite réduits par quelques obus. Au village de Bangougui un défenseur reçut sur la tête une branche d'arbre coupée par un éclat d'obus et fut tué raide. Ce petit fait produisit une impression énorme.

Mais bientôt les Yaros renoncèrent à une résistance ouverte et prirent le parti de faire le vide devant les colonnes. C'était pour eux la meilleure tactique. Ils formaient ainsi, suivant le

mot du commandant Bordeaux, une poussière de résistance. Il fallait battre la forêt dense et être toujours prêt à l'attaque d'un isolé. Souvent, si l'on trouvait quelques hommes dans un village, ils criaient qu'ils voulaient la paix et au même moment ils déchargeaient leurs fusils sur les détachements.

Une seule fois, un groupe essaya de tenir tête. C'était au gros village de Doumangouvé. On avait affaire ici aux Guérés, cannibales féroces et malheureusement bien fournis de

fusils. Ils avaient promis de se soumettre, mais faisaient traîner les palabres en longueur. Convaincus de leur supériorité et de l'impenétrabilité de leur pays, que jamais aucun



Un rebelle de la Côte d'Ivoire.



Types de tribus soumises. (Photographies du lieutenant Bouet.)

le Sud, en séparant les principales tribus hostiles. Dès le début, on se rendit compte des difficultés spéciales d'une telle campagne. Le capitaine Tissot avait enlevé le village de Koim-

Sports Modernes

La Traversée de la Manche à la nage

L'ANNÉE 1911 aura certes été fertile en beaux exploits sportifs. Chaque mois, ou presque, les aviateurs reportent les records plus haut et plus loin; nous avons revu pour la troisième fois depuis vingt ans les champions cyclistes accomplir la formidable randonnée de Paris-Brest-Paris. Enfin, trente-six ans après le capitaine Webb, renouvelant un exploit que beaucoup de marins croyaient eux-mêmes impossible, un nageur a traversé la Manche.

Aucune performance peut-être n'avait fait dépenser autant d'énergie et de volonté. Depuis dix ans surtout, les tentatives furent nombreuses. Montagne Holbein, le tailleur de Londres, essaya pour sa part sept ou huit fois de franchir le détroit. Cet été encore, Jabey Wolfe faisait plusieurs tentatives, mais sans succès. Pour avoir échoué plusieurs fois, l'Italien Cattaneo est devenu fou. Miss Kellerman, la gentille Australienne, bien connue pour ses nombreuses performances, ne put tenir que six heures dans l'eau. Une Autrichienne, M^{me} Isaac, d'autres nageurs fameux, comme Maas, Meyer et Ooms, ne furent pas plus heureux.

Il appartenait à l'Anglais Burgess de poser le pied sur la terre de France, après avoir pris contact avec l'onde amère sur la côte de Douvres.

Burgess, qui gagna voici quelques années à Joinville-le-Pont un championnat de 24 heures, est le type parfait du nageur résistant et méthodique. Ses tentatives pour traverser la Manche furent nombreuses. Plusieurs fois, il parvint jusqu'à cinq ou six cents mètres de la côte française, mais au dernier moment, un courant contraire le renvoyait au large. Il devait abandonner.

Au cours de ces essais malheureux, le champion acquit néanmoins une grande connaissance du détroit et des nombreux courants qui rendent sa traversée si difficile. Aussi avait-il mis dans son jeu toutes les chances de réussite possibles quand il se jeta à l'eau le 6 septembre dernier.

Si l'on admet l'exploit souvent contesté que le capitaine Webb accomplit en 21 h. 45, le 25 août 1875, de Douvres à Sangatte, on est fondé à croire que Burgess avait raison quand il affirmait que partir de la côte française, c'était... nager au-devant d'un insuccès.

Ajoutons qu'il fut secondé par l'un des hommes qui connaissent le mieux la mer entre Douvres et le cap Gris-Nez: le capitaine Pearson.

« Sans ses conseils dit le nageur, je n'aurais pas pu traverser la Manche. »

Mais l'exploit de Bur-

gess devient encore plus grand à nos yeux quand nous songeons qu'au lieu d'accomplir en ligne droite les 40 kilomètres que Blériot fut

le premier à franchir en aéroplane, il dut, à cause des courants, couvrir à la nage la distance énorme de 96 kilomètres...

Enduit des pieds à la tête d'huile de phoque pour moins souffrir du froid, le champion, durant les 23 heures de son extraordinaire voyage, ne but que du consommé et du café bouillant pour entretenir la chaleur de son corps.

Affligé pendant trois longues heures du mal de mer, il voulait abandonner une fois de plus, mais ses soigneurs, qui le savaient capable d'accomplir la traversée, l'encouragèrent et réussirent à lui remonter le moral. Il souffrit également des yeux et dut changer de lunettes, mais à mesure que la nuit s'avancait, le nageur reprenait confiance. Il s'agissait d'arriver près de la côte avant que la mer, en se retirant, l'empêchât d'avancer. Les deux dernières heures furent les plus dures. Il était accompagné d'un canot automobile et le canot pilote de Deal. Ces deux bateaux furent aperçus vers huit heures du matin au large de Wissant par

les deux guetteurs du cap Gris-Nez. L'un des camarades de Burgess s'était mis à la nage pour l'encourager. Les autres chantaient et sur la grève les rares personnes qui assistèrent à ce... débarquement sensationnel ne lui ménageaient pas non plus leurs exhortations.

Quand il eut pris pied sur le sable, il fut accueilli par les ovations de nombreux spectateurs accourus et bien qu'il ne parût trop fatigué, cet homme de 46 ans se prit à pleurer comme un enfant, tant sa joie était grande. Mais ce qui devait porter son bonheur à son comble, ce fut le télégramme de félicitations du roi d'Angleterre.

« Cela m'a fait plus de plaisir que ma réussite elle-même! » a déclaré le champion.

« C'est une victoire très Entente cordiale, a dit le Daily Mail. Nous sommes heureux de la partager avec les Français. »

Aujourd'hui, Burgess est l'homme du jour. Hier, réparateur de pneumatiques à Levallois-Perret, il se voit offrir des engagements

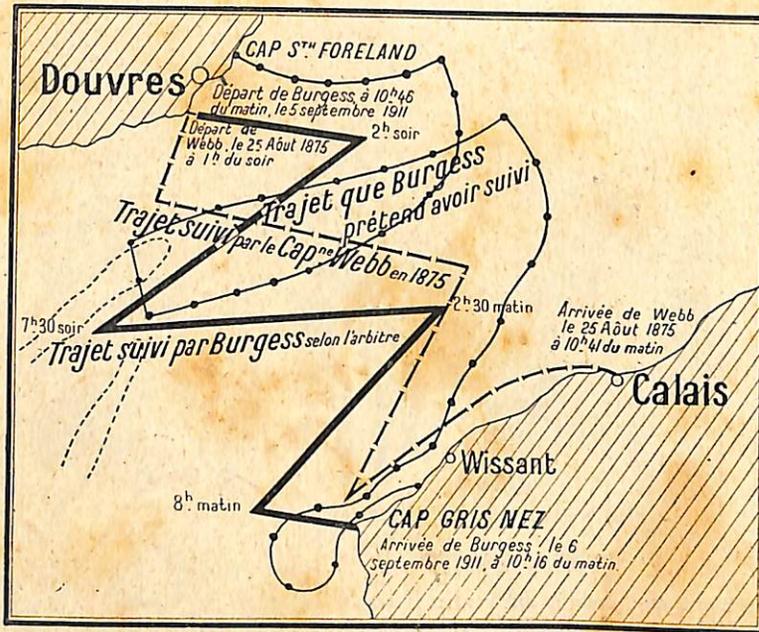
magnifiques par plusieurs impresarii pour s'exhiber dans des music-halls.

Il acceptera sans doute.

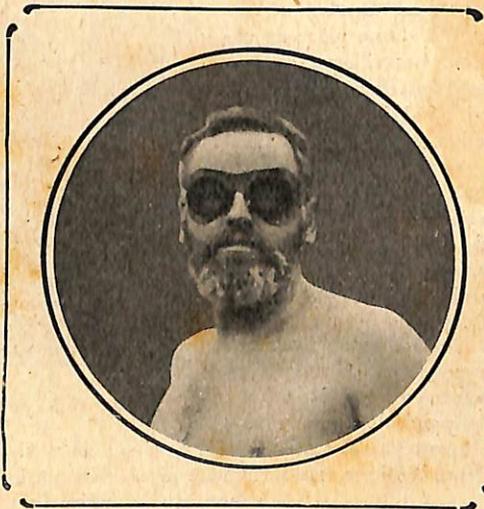
On ne saurait trop répéter que la traversée de la Manche à la nage représente un des efforts athlétiques les plus remarquables qu'il soit possible d'accomplir. Le fait qu'il a fallu trente-six ans pour qu'un nageur parvint à renouveler l'exploit du capitaine Webb en constitue la meilleure preuve.

Un pareil exploit ne saurait être récompensé qu'avec de la gloire.

CLAUDE ALBARET



Trajet suivi à travers la Manche par Burgess et par le C^{ne} Webbs.



Burgess, muni de ses lunettes, photographié avant son départ.



Le nageur Burgess s'entraînant en compagnie de son fils.

